

## La revue catholique des idées et des faits

L'enseignement des Beaux-Arts au collège  
 Le secret de Léon Bloy  
 Livrets d'opéra  
 La place du Congrès de Malines parmi les manifestations du Centenaire  
 La Belgique féodale  
 Silence  
 Le centenaire de Mistral  
 Au lendemain du XVI<sup>e</sup> Congrès communiste

Louis Gillet  
 Paul Jury  
 Ernest Closson  
 Mgr Louis Picard  
 Thomas Braun  
 Vicomte Ch. du Bus de Warnaffe  
 José Vincent  
 Xavier Ryckmans

Les idées et les faits : Chronique des idées : Au Congrès d'Education familiale, Mgr J. Schyrgens. — Allemagne.

# L'enseignement des Beaux-Arts au collège<sup>(1)</sup>

J'ignore d'où me vient l'honneur d'être appelé à vous entretenir du point de vue esthétique dans la formation de la jeunesse. J'ai peur de n'avoir pas de grandes lumières sur ce sujet et de vous apporter des réflexions, des doutes plutôt que des idées et des solutions.

Avant tout, je dois vous avouer (et j'en ai honnêtement averti votre secrétaire) que mon premier sentiment sur cette culture est un sentiment négatif. Je tiens compte de cette attitude pour tâcher de la corriger et pour m'amener, comme disent les Anglais, à *reconsider the whole subject*. Mais je ne suis pas sûr, quoique je fasse, d'arriver à changer là-dessus mon opinion.

J'ai passé la moitié de ma vie à faire de l'histoire de l'art, j'en fais encore tous les jours. Et c'est précisément pour cela, parce que j'y ai consacré mes jours et parce que j'en ai fait l'occupation de ma vie, parce que ce genre d'études n'a jamais eu pour moi rien de scolaire, c'est pour cela peut-être que je ne lui trouve pas sa place dans un programme d'éducation.

J'ai relu soigneusement le morceau qui fait autorité en la matière, l'*Instruction du 2 septembre 1925*, qui a posé toute la question et introduit tout le débat. Il y a là un article d'une vingtaine de pages, une directive sur l'explication des chefs-d'œuvre de l'art, qui a l'allure d'un manifeste et dont l'auteur se flatte sans doute d'une grande nouveauté. Chose curieuse : ce morceau suit immédiatement les instructions relatives au grec et au latin, et à l'explication des auteurs classiques; c'est une annexe à ces auteurs que l'on a prétendu donner. Vous voyez d'ici le développement : Michel-Ange serait-il un moins grand homme que Virgile? Pourquoi pas Beethoven aussi bien que Molière? Le chapitre, comme par hasard, précède même celui de l'histoire et de la géographie, comme si l'on entendait lui donner le pas sur ces études : et ici, on devine

un autre sous-entendu, d'une insinuation nouvelle, une vague entreprise de déconsidérer l'histoire des faits, ce qu'on appelle dédaigneusement l'histoire-batailles, c'est-à-dire la dure connaissance de la réalité et des luttes nationales, pour y substituer une idée des travaux pacifiques du génie humain.

Je laisse de côté cette vue philosophique et cette intention latente, qui me paraît relever d'une mystique aussi généreuse que gratuite. Je me borne au problème technique, professionnel, au point de vue du professeur. Vous me direz que je suis vieux jeu : mais d'abord, en matière d'éducation, je suis passablement méfiant des nouveautés. Le chapitre dont nous parlons a pour moi, par avance, le tort grave de faire partie d'un ensemble de réformes, extrêmement contestables, d'un système dont le premier effet a été de désorganiser totalement les études classiques en France. J'y retrouve avec peine le caractère brouillon de l'équipe politique qui a pris le pouvoir en France en 1924 et qu'on a appelée la république des professeurs. Jamais on n'a vu tant d'universitaires dans le gouvernement; et le gouvernement des universitaires a paru encore au-dessous de celui des avocats. Je me souviendrai toute ma vie du désastre que fut l'arrivée au pouvoir de ma promotion de l'École normale supérieure. Je ne puis m'empêcher de rattacher la question qui m'occupe à ce funeste accès d'idéologie. Elle fait partie à mes yeux du vaste remue-ménage, de la fièvre d'inquiétude qui sévit depuis cinq ans dans l'Université et qui fait ressembler les études classiques en France à un chantier de démolitions.

J'entends bien que ce chambardement, si vous me passez le mot, a des causes assez générales et profondes, dont la principale est une crise sociale, suite de la crise des fortunes, et la formation d'une nouvelle classe moyenne beaucoup plus étendue que l'autre. Il n'est pas surprenant que les anciens cadres se disloquent ou gémissent. Il est naturel que l'enseignement, devant cette vaste et touchante candidature à l'instruction, fasse un effort d'adaptation. Mais il est à craindre que dans ce zèle un peu désordonné, l'enseignement ne vienne à s'avilir et à se dénaturer. C'est cet abaissement que je redoute : exactement un phénomène de démonétisation. Il y a aujourd'hui plus de riches, ou du moins plus de gens à leur aise, avec un franc à quatre sous, et je n'y vois aucune

(1) Rapport présenté au Premier Congrès international de l'Enseignement secondaire libre réuni à Bruxelles du 28 juillet au 2 août et qui groupa six cents participants représentant vingt-sept nations. Nous devons à la très grande obligeance de M. l'abbé N. Hiers, professeur à l'Institut Saint-Louis, à Bruxelles, secrétaire de la Fédération Nationale de l'enseignement moyen libre de Belgique et cheville ouvrière de ce brillant congrès, communication des pages de M. Louis Gillet que nous publions aujourd'hui.

Le compte rendu domine, avec le texte complet de tous les rapports présentés — une vingtaine —, le détail des discussions auxquelles ils donnèrent lieu et les vœux adoptés, paraîtra à la rentrée.



espèce d'inconvénient. Mais la culture n'est pas comme la richesse, ce n'est pas une valeur variable, une quantité qui se multiplie à mesure qu'elle se dégrade et qui peut se donner comme un article de confection, toujours à plus de monde et à meilleur marché. Et voilà pourquoi je ne tiens pas à voir vulgariser et fatalement détériorer les choses qui touchent à la beauté.

\* \* \*

Premièrement, je vois dans le manifeste dont je vous entretiens, dans cette encyclique sorbonique à la mode de 1924, une idée qui m'est antipathique, cette idée des humanités modernes, l'entreprise de constituer un nouvel humanisme en quelque sorte au rabais, par le système des équivalences, qui consiste à tout embrouiller, et à soutenir qu'on peut faire une culture française sans grec et sans latin, ou en substituant à ces langues les langues parlées, anglais, allemand, italien, espagnol; toujours par la même confusion qui continue d'appeler franc une valeur de vingt centimes, en garantissant cette confusion par un papier de l'Etat. On a le même certificat, le même parchemin et les mêmes droits pour une qualité intellectuelle qui n'est pas du même titre. C'est ainsi que des connaissances générales d'histoire de l'art remplacent des connaissances d'histoire positive qu'elles présupposent.

Deuxièmement, chose beaucoup plus grave, l'art n'est pas une discipline et n'a aucune valeur pour la formation d'un jeune esprit, dans les conditions où on peut connaître l'art au collège. C'est bientôt dit que l'art est un langage et qu'il faut en apprendre le sens. Quand je fais une version latine, je produis un travail précis sur des éléments bien choisis, homogènes ou analogues, un travail dont le résultat est mesurable : je m'exerce à rendre une pensée éprouvée, qui n'est susceptible d'aucun vague, d'aucun charlatanisme, d'aucune supercherie. Je fais un exercice délicat, qui m'oblige à faire fonctionner sur un objet donné toutes mes facultés d'intelligence, de tact, toutes mes ressources de langage et de sensibilité. Je suis contraint d'entrer dans la pensée d'autrui, d'en épouser tous les contours, d'en produire une version exacte et un moulage; je dois en imiter la couleur et le mouvement, calculer toutes les différences qui séparent une tournure d'une autre, le génie intime d'une langue et celui d'une autre langue. J'ai fait en un mot un effort, j'ai conquis un résultat, remporté une victoire limitée, mais réelle. J'ai contracté des habitudes d'exactitude et de raisonnement, d'honnêteté intellectuelle et de goût littéraire. Toute l'ancienne discipline des humanités était ainsi conçue comme une gymnastique spirituelle, une série d'exercices circonscrits, arides, difficiles, pour la formation du cerveau, dont on tâchait de faire un instrument de précision, un outil précieux et bien fait. On ne cherchait pas tant à développer l'étendue des connaissances que les facultés elles-mêmes, auxquelles il s'agissait de donner de la trempe, de la souplesse et de la solidité.

A ce système éprouvé par une expérience de plusieurs siècles, à cette vieille culture qui consistait à enseigner peu de chose à l'élève, mais à lui façonner l'esprit et à le faire travailler, on a l'ambition, aujourd'hui, d'en substituer une autre, qui est de lui donner le choix entre toutes les carrières et de l'équiper pour la vie; il s'agit de lui fournir un bagage, d'entasser au plus vite dans un sac tous les éléments dont il pourra avoir besoin dans l'existence. Chaque professeur, selon sa spécialité, déclare cette spécialité indispensable à la culture générale. Il résulte de là cette surcharge des programmes et ces horaires impossibles, dont on se plaint avec tant de raison et qui ne laissent plus aucune place à la réflexion personnelle; programmes dont le seul effet, s'il pouvait être obtenu, serait de faire d'un bachelier un répertoire complet des connaissances humaines. Eh bien! l'objet de l'éducation n'a jamais été

de former des encyclopédies ou des magasins de nouveautés. Un homme qui n'est point suspect, un des hommes les plus haut placés de l'enseignement en France, le vice-recteur lui-même de l'Université, me confiait un jour avec mélancolie que l'enseignement resterait en pagaille, et serait une pétouillère, tant que des savants éminents, comme un Berthelot, un Branly, n'auront pas le courage de proclamer bien haut que telle ou telle science n'est pas des objets d'enseignement secondaire. Il en va de même, à mon sens, pour celui des beaux-arts.

J'ai l'air de prêcher contre mon saint. Et quand cela serait, j'en accepte de bon cœur la responsabilité. Je ne craindrais pas de dire avec Degas que loin d'encourager les arts, il faudrait les décourager. Qui ne voit du reste que l'enseignement à tort et à travers conduit pratiquement au même résultat. Mais je n'oublie pas que je ne parle ici que de l'enseignement des lycées. Si j'en crois certains de mes amis, rien n'a mieux pris sur les jeunes gens que cette classe d'explication des chefs-d'œuvre de l'art. On me dit par exemple qu'au lycée Condorcet, cette nouveauté fait florès. Je dois ajouter que selon mes recoupements particuliers, beaucoup de professeurs boudent cet enseignement, et tiennent pour lettre morte l'instruction de 1925. Ce sont les gens de la vieille école, qui refusent de monter dans le dernier bateau. Mais admettons le succès de la classe comme une chose prouvée. Parbleu! cela se comprend tout de suite. Vous montrez aux jeunes gens des images : une machine, l'obscurité, des projections lumineuses un voyage gratuit, facile, quelle distraction! Fallait-il être sorcier pour découvrir l'attrait de la lanterne magique? Et je ne doute pas bien entendu de l'immense pouvoir des images : je ne doute pas de la fascination redoutable qui s'exerce par là, de la toute puissante illusion qui s'en dégage. Mais plus cette puissance est grande plus il me semble que c'est un impérieux devoir d'en modérer l'effet. Je sais qu'un professeur, comme tout le monde, doit marcher, comme on dit, avec son temps, mais quel professeur conscient ne trouvera réellement que c'est un avantage moral d'avoir remplacé une classe par une séance de cinéma?

C'est ici que la critique de Georges Duhamel, dans ses *Scènes de la vie future*, me paraît irréfutable. Une œuvre d'art d'un certain rang n'est pas une chose qui se livre pour rien et où on entre tout de go. Ne croyons pas que l'on pénètre si aisément un Michel Ange ou un Titien, peut-être moins encore un Poussin ou un Claude. Il y a chez ces maîtres des secrets d'héroïsme, de volupté de rêverie ou de mélancolie qui ne sont pas à la portée des enfants de quinze ans. Ces grands hommes se meuvent dans des régions de l'âme, dans des états lyriques qu'on entrevoit seulement après que soi-même on a vécu. Il nous faut souvent des années pour comprendre un seul tableau. Pensez-vous qu'on soit accueilli d'emblée dans l'intimité de Vermeer, de Ruysdael et dans le profond mystère des ombres de Rembrandt? Il m'a fallu trent ans et des voyages répétés en Tolède, à Venise, à Parme, aux Mosaïques de Daphni, pour déchiffrer la signification entière de Greco. Je n'ai guère mis moins de temps pour comprendre le sens de l'effort de Cézanne. En deux mots, pas une œuvre d'art vraiment digne de ce nom que ne représente une recherche, une conquête (et parfois très coûteuse), l'acquisition d'un point de vue d'un observatoire important sur le monde et la vie. C'est une chose qui se mérite. Je dirais presque que cela se paie, si vous voulez entendre qu'il y faut de l'abnégation et certains sacrifices, du temps de la méditation et le goût de la vie intérieure et des valeurs spirituelles. Peut-on communiquer cela dans une séance de projection? Peut-on même en donner une idée approchée? J'en doute, qu'on serait le meilleur et le plus éloquent des professeurs, et voir pourquoi : c'est que dans un cas l'élève travaillait, au lieu que dans le second, c'est le professeur qui travaille. On a remplacé un effo



qui n'a de prix que s'il est un effort, par une notion toute faite et par un divertissement. De plus, parler d'un objet qui doit être avant tout un objet de contemplation, un aliment de la rêverie, est toujours plus ou moins une profanation; il ne faut pas ébruiter ce genre de confidences, ces dialogues à voix basse qui s'échangent entre l'âme et celle de l'artiste. Sinon, on aura remplacé un silence par un bavardage et une réalité par un verbalisme.

\* \* \*

Un des inconvénients du genre, et l'un des pires, c'est le danger d'être amusant : c'est l'anecdote, les petites histoires, les indiscretions dont fourmillent les biographies d'artistes et qui invitent le professeur à être spirituel, à briller aux dépens du sujet, à remplacer l'émotion profonde par des développements à côté. Si encore on devait s'en tenir à l'art des hautes époques, aux grands arts religieux, archaïques, de l'Égypte, de la Grèce ou du moyen âge. Mais le malheur veut que les programmes commencent justement à l'époque de la Renaissance, c'est-à-dire à un art déjà beaucoup moins simple, très hybride et très mélangé, d'un mot très composite et enfin assez académique. Comment ferez-vous sentir Rubens à un enfant qui ne connaît rien de l'Italie? Et puisque je parle de ce grand homme, que ferez-vous pour expliquer à un gamin, que je suppose de bonne maison, la liberté de ses effusions et des confidences souvent risquées qu'il nous fait de sa chaude et généreuse sensualité? Quel parti prendre devant la nudité qui est depuis trois siècles, à tort ou à raison, l'A, B, C, de la langue des peintres et des sculpteurs. Sujet fort délicat, qui touche à trop de choses pour pouvoir être incidemment traité dans une parenthèse. Mais qui pourrait répondre que de telles images ne soient capables de troubler, en tout cas d'être prises dans un sens que n'a jamais voulu l'artiste. On ne donne pas un bourgogne trop fort à un adolescent. Est-ce qu'un gamin de cet âge est capable de soupçonner ce que ce magnifique Rubens, dans ses expressions caressantes, peut mettre de tendresse et de mâle humanité? Qui oserait dire qu'un collégien lira ces poèmes d'amour avec la même pureté et la même noblesse que Rubens les a exhalés de sa chair et de son cœur? Il faut bien le dire, l'art c'est l'homme, corps et âme, cœur et idées, la cervelle et les sens : c'est ce qui fait le prix de cette confession. Mais que peut-on entendre à cela au collège? Ce que je crains ici, ce sont des contre-sens plus encore que des suggestions. Voulez-vous me permettre un exemple? Degas avait un modèle qui posait également chez son ami Gervex. Cette fille racontait à Degas que Gervex, quand elle posait chez lui, faisait entrer toute sa famille « pour familiariser les enfants avec la beauté ». « Mais ma pauvre amie, lui dit le vieux misanthrope, quand tout le monde sera familiarisé avec ton académie, elle ne vaudra plus cent sous ». Je crois qu'il y a des choses inutiles à dire à l'enfance; l'amour, l'émotion devant la beauté sont des rapports sacrés qu'on ne peut que galvauder en en parlant trop tôt.

Et non moins que l'amusement ou le plaisir, je redouterai l'ennui. Qui ne se souvient de ces mornes promenades de potaches, qui réussissent à nous gêner jusqu'à la lumière du jour? Les visites dans les musées, l'art devenu obligatoire, ah! non. Qu'on nous laisse quelque chose à découvrir tout seuls, un délice de l'âme qui ne soit pas encore défloré. Si vous en faites une corvée, comme on a déjà fait des classiques — et comment en serait-il autrement, puisqu'il s'agit d'un langage dont l'enfance ne peut connaître les éléments, si d'avance on nous coupe l'appétit, au lieu de l'exciter? Qu'on nous laisse un domaine libre, un jardin où nous soyons maîtres de nous égarer avec délices, d'aller à l'aventure, sans qu'on nous ait mâché la besogne; qu'on nous laisse quelque chose à apprendre dans le voyage de la vie.

Il y a temps pour tout. Une œuvre d'art, fût-ce la plus simple, est le produit d'une infinité prodigieuse de rapports; c'est le résumé de toute l'histoire, comme dans un seul coquillage tient la rumeur de toute la mer. Le moindre bibelot, ne fût-ce qu'un motif décoratif, raconte d'immenses migrations de peuples et d'idées : tout se tient dans l'histoire de l'art; c'est une immense symphonie, un tissu auquel collaborent, sans cesse toutes les races, une métamorphose continue de quelques thèmes toujours les mêmes. Prodigious avatars qui font que du type d'Apollon dérivent à la fois les deux types plastiques des deux grandes religions qui se partagent la terre, celui du Christ et celui de Bouddha. Mais cette immense évolution, qui pour être comprise exige une vision si étendue, un horizon qui fait le tour de l'histoire et du globe, est-ce un spectacle bien fait pour des jeunes intelligences qui ont plutôt besoin de modèles arrêtés et de vérités à contours précis?

Tout cela me laisse perplexe et, comme on dit, rêveur. Je lis dans le programme de 1925 une chose qui me stupéfie : une esquisse de l'histoire de la musique, qui peut se développer devant les élèves en quatorze heures. Il y aura un piano et même deux pianos. On pourra inviter, ces jours-là, les familles. Oh! c'est chronométré : Lulli et Rameau, une leçon; Beethoven, quatre-vingts minutes; Mozart, quatre-vingts; Berlioz, César Franck, un quart d'heure. Et un professeur certainement bien intentionné, sans doute très savant pour son compte, ose proposer comme un progrès de pareilles monstruosité. Qui ne voit que l'ignorance totale est préférable à ce genre de gavage express et de sacrilège? Qu'est-ce qu'on peut apprendre sur Beethoven en 80 minutes? Ce mode d'instruction fait penser à ces auto-cars extra-rapides qui promènent les Américains dans les villes d'Europe et les renvoient dans leur pays persuadés qu'ils ont vu Rome ou Paris en deux ou trois après-midi.

On me dira que j'en parle à mon aise. Evidemment, je suis un bourgeois, j'ai été élevé sur les genoux de Mozart; je ne me souviens pas quand j'ai commencé à l'entendre sous les doigts enfantins de mes sœurs. Il fait partie de mon monde comme l'air que je respire. Je vivrai et je mourrai dans l'aura de Mozart. Il faut songer, me dit-on, qu'il y a des êtres moins heureux, des enfants de classes non cultivées qu'il faut précisément initier à la culture. Mais c'est ici que j'interroge à mon tour. A quoi sert cette initiation à la vapeur? A qui fait-elle illusion? Je n'ai jamais conçu aucune sorte de dédain pour quelqu'un qui ne sait pas ce que c'est que *Don Juan* ou la *Flûte enchantée*; mais je plaindrais les malheureux qui croiraient en savoir quelque chose au bout d'une heure de *Berlitz school*. En deux mots, enseignez le dessin, enseignez le solfège : voilà des objets d'enseignement. Pour ce qui est d'apprendre l'histoire de l'art, et d'éviter des pataquès aux fils des nouveaux riches (cela me rappelle toujours la leçon de grammaire du *Bourgeois gentilhomme*), j'ai peur que toute cette prétendue culture de remplacement par les nouvelles humanités, cette éducation par l'esthétique, le cinéma et la musique facultative en quatorze heures, ne soit qu'une caricature, une camelote, ce que les Anglais appellent du *sham* et les Allemands de l'*ersatz* : une espèce d'illusion démagogique pour remplacer du travail réel par du vent et des mots.

\* \* \*

Voilà mes objections et vous entendez bien dans quel esprit je les fais. L'art est une chose sérieuse, une chose où un homme engage toute sa vie, et c'est justement pour cela que je ne suis pas pressé de la divulguer à de jeunes esprits capables tout au plus d'en discerner les aspects les plus superficiels. Il est tout à fait indifférent de multiplier les enfants en état de pérorer sur le beau



à tort et à travers. L'étude de l'art est très bonne pour un esprit déjà cultivé; je ne la tiens pas, à mon grand regret, pour un instrument de culture à l'usage des classes.

Il va sans dire que je prends ici la position extrême. L'enseignement des beaux-arts, en tant qu'article d'enseignement, ne me dit rien qui vaille. Dans la pratique et à l'usage, toutes les exceptions qu'on voudra. Les méthodes de l'archéologie sont aujourd'hui trop répandues pour ne pas pénétrer dans les lycées avec l'air du temps; un professeur de lettres ou d'histoire ne peut pas cacher à ses élèves qu'il a lu Viollet-le-Duc, Ruskin, Courajod, Emile Mâle; s'il a visité des musées, voyagé en Espagne, en Italie, en Grèce, ses connaissances auront cent occasions de paraître à propos d'une explication de textes, d'un détail de costume, d'un portrait de personnage historique. Une foule de lumières, de *side-lights* pourront être empruntées aux œuvres d'art, donner des aperçus, provoquer des curiosités. Il est plus sage de s'en tenir là que de prétendre les satisfaire. Le rôle du professeur n'est pas de tout dire et de tout apprendre, mais il obtient son but s'il a fait fermenter les esprits. D'une façon générale, je ne demanderai au professeur que l'exemple d'une attitude de respect envers le passé, de piété envers les monuments où nos pères ont fixé leurs croyances, leurs souvenirs, leurs espoirs, de la déférence que toute âme bien née doit à ses trésors de famille. Il suffit pour cela d'un mot, de la plus légère indication. Un professeur de mathématiques, le savant M. Bichler, celui qui a formé le plus de polytechniciens, avait coutume de dire à ses élèves en terminant son cours : « Vous voici ingénieurs, et maintenant j'espère que si on vous propose d'éventrer Notre-Dame pour y faire passer un chemin de fer, vous y regarderez à deux fois. » Cet avertissement a suffi jusqu'à présent. Aucun chemin de fer ne menace encore Notre-Dame de Paris.

Mais dans tout cela rien de formel, nul programme officiel; je voudrais là plus grande liberté, et presque de la fantaisie, plutôt que du pédantisme. Il faut se confier beaucoup aux qualités individuelles. Pourquoi vouloir la même culture pour tout le monde? Faisons plutôt la part de Dieu, la part du talent, de la vocation personnelle, chez le maître et chez l'élève. Et gardons-nous de traduire de trop bonne heure en mots des impressions qui n'ont de puissance que par un long séjour muet et ignoré dans la conscience. Il y a une foule de choses qui ne gagnent rien à être dites, on ne risque ainsi que de les évaporer. Est-ce que les sentiments profonds, la famille, la patrie, ne précèdent pas de longue main toutes les expressions et même la connaissance claire que nous pouvons en former? Est-ce que, à notre insu, les collines de notre enfance, l'horizon le plus humble, du moment qu'il a été le nôtre, ne nous imposent pas un type de beauté où nous revenons toujours. J'ai beaucoup voyagé, et pourtant je sais bien que pour moi ce paysage-là est toujours un coin de l'Ile-de-France, du côté de la Champagne, ou bien la nappe de la Seine et ses deux bras qui enveloppent la pointe de l'Ile-Saint-Louis. Je sais parfaitement qu'il n'y a rien de supérieur au monde, mais j'adorais ces deux tableaux cinquante ans avant de savoir pourquoi c'était si beau. Et je les aimerais moins si je l'avais mieux su.

En deux mots : dans toutes ces affaires de sentiment, la règle essentielle, c'est le tact, la discrétion. Pas de zèle! comme disait Talleyrand. Guider très légèrement plutôt que régenter. Laissez beaucoup faire à la nature, aux inclinations individuelles. L'art est le domaine de la Grâce : Laissons les jeunes gens tranquilles avec la Grâce. Personne n'est déshonoré s'il n'entend rien au Parthénon ou à la voûte de la Sixtine. Ce qui est déplorable, c'est d'entendre des gens en pérorer comme des perruches, parce qu'ils croient que c'est distingué.

Voilà pour les lycées de garçons. Au contraire, je verrais très bien une certaine place faite à l'art sur les bancs de l'école primaire.

Tout ce qui touche au métier, à la menuiserie, au bois, à la pierre, au tissu, intéresse des fils de maçons, d'ébénistes, d'artisans; on ne peut leur donner trop tôt la fierté et l'honneur du travail, l'idée qu'ils appartiennent à une lignée d'ancêtres qui ont été de bons ouvriers. En outre, pour ces enfants exposés à toutes les propagandes absurdes, aux légendes et aux mythes de la Révolution, il est bon de les prémunir contre les accès brutaux d'intolérance et de vandalisme. Il est bon de leur montrer que l'église de leur village, leur hôtel de ville, les aspects de leur petit pays, sont des choses qui méritent leur attachement et leur respect, forment un capital dont ils sont les héritiers et dont ils n'ont que l'usufruit qu'ils doivent à leurs fils comme ils l'ont reçu de leurs aïeux. Une histoire locale, un patriotisme municipal arrêteront souvent la torche des incendiaires ou la pioche des démolisseurs, empêcheront de croire que le progrès consiste à détruire.

L'histoire de l'art fait partie depuis longtemps de l'enseignement des jeunes filles. Là, il est parfaitement à sa place. Dans le monde du sentiment, les femmes sont maîtresses; leur instinct est plus tôt éveillé que celui de leurs frères ou de leurs cousins. C'est dans l'ordre. J'imagine très bien que dans un jeune ménage, c'est la femme que prenne le ministère du goût et qui, au cours du voyage de noces, lui enseigne la beauté en même temps que l'amour.

Enfin, un autre endroit où je voudrais voir s'instaurer une culture artistique sérieuse, ce sont les séminaires. L'Eglise est aujourd'hui comme autrefois la grande cliente de l'art : elle seule a des trésors qu'elle garde; elle seule continue à faire des commandes. La clientèle privée et celle même de l'Etat sont insignifiantes au regard de celle de l'Eglise. Il importe donc grandement que l'Eglise ait bon goût et surtout qu'elle l'ait cultivé, éclairé. Le zèle iconoclaste nous a coûté plus de ruines que tous les autres accidents les guerres et les révolutions. Les pires ravages en France ont été exercés par de fort bons chanoines du XVIII<sup>e</sup> siècle, qui ont cassé plus de verrières, démolé plus de jubés, brûlé plus de boiseries et de tableaux gothiques, mutilé plus de tympans et de portails que n'a fait toute la bande noire en cinquante ans de brigandages. Il ne faut plus que cela recommence. Il faut que le clergé consente à l'art moderne et lui ouvre ses portes, au lieu de favoriser de méchantes copies des primitifs. La grande raison que j'y vois, c'est qu'au fond le clergé dispose à peu près seul de l'enseignement des beaux-arts. Une poignée de curieux fréquentent les musées mais tout le monde va à l'église. Riches et pauvres, tout le monde s'approche des mêmes sacrements, reçoit le même baptême, fait la même première communion; les impressions d'enfance qu'on a reçues dans sa paroisse, le sourire inexplicable d'une Madone, une sainte extase sur un autel, une statue, une figure, un tombeau sont des images qui se mêlent aux plus profonds de nos souvenirs ce sont des images données, qui font partie de notre vie, qui s'incorporent au plus profond de notre conscience, avec le caractère de la nécessité, comme les visages de nos parents et le profil de la maison natale. Tout cela compte autrement dans l'éducation cela pèse un peu davantage dans la formation de l'homme que les plus belles images qui défilent sur un écran, quand elles sont commentées par le plus éloquent des professeurs. Mais ce sont de ces vérités qui ont échappé au rédacteur de la circulaire du 2 septembre 1925.

LOUIS GILLET.



# Le secret de Léon Bloy<sup>(1)</sup>

III

Et la Salette?

1<sup>o</sup> *Le témoignage des deux « octogénaires ».*

Bloy a donc parlé à M<sup>lle</sup> Molbech, mais, en 1889. Le secret est des environs de 1880. Qui croira qu'il a attendu huit à dix ans pour s'en ouvrir?

S'il s'est confié à une jeune fille, c'est que celle-ci, bien que ne comprenant pas tout à fait, du moins écoutait avec une religion passionnée. Il n'en fallait pas moins pour que le dépositaire s'aventurât, nous l'avons vu. Un sourire, moins encore, une « bienveillante pitié » suffisait à glacer, à refouler chez lui tout épanchement.

Il n'en est pas moins vrai que, s'il s'est plusieurs fois replié sans réussir à tout dire, il a dû essayer. Il a même dû tout livrer, quitte à regretter son imprudence.

Il serait important de retrouver quelques-uns de ces aveux : plus la date en sera voisine de 1880, plus nous aurons de chance de surprendre le vrai caractère du secret.

Il n'est pas difficile de faire le tour des quelques relations de ce pestiféré qu'on ne fuyait pas moins qu'il ne fuyait les autres.

En premier lieu, nous trouvons Barbey d'Aureville. Les deux hommes se fréquentent, on peut dire chaque jour, depuis 1886. Comment auraient-ils pu se garder l'un de l'autre?

Barbey estimait et aimait ce jeune Périgourdin amené à lui, poussé par l'enthousiasme (2). Il le croyait moralement supérieur ; peu à peu, il avait avec joie découvert et encouragé, dans les essais qui lui étaient soumis, un talent encore empêtré et monotone, mais puissant et profond, que bientôt on classerait parmi les grands (3).

De son côté, Bloy a chéri Barbey. L'écrivain l'éblouissait. Bien mieux, le fier catholique avait réveillé dans le jeune homme anarchisant une foi qui se mit à flamber, on sait avec quelle flamme. Influence d'ailleurs excessive. Grand cœur, noble écrivain, l'auteur des *Diaboliques* et même des *Œuvres et des Hommes* était aussi bel animateur que piètre guide. Des connaissances disparates et superficielles, ses idées restent plutôt des impressions et des intuitions que la réflexion et l'étude méthodique ne poussent pas à maturité. Romantique et sans véritable information des choses religieuses, il aiguilla son trop simple disciple sur des impasses en même temps qu'il lui instillaient une incurable méfiance à l'égard du monde catholique, d'autant plus excessive et dangereuse que Bloy, autodidacte et absolu, avait plus besoin qu'un autre de contact sinon de contrôle.

Tant que Bloy garde l'attitude de l'admirateur, il demeure timide et reçoit plus qu'il ne rend. En 1880, il a conquis sa personnalité et traite en égal le « Vieux Maître ». L'abîme n'est pas pour cela comblé entre eux, car un autre, plus grave, plus profond, s'est creusé. Un terrible sérieux enfonçait l'un dans la vie intérieure, tandis que Barbey ne perdait rien de sa mousse brillante mais frivole. Rien n'a assagi le dandy, ni les années, ni les prières, que son ami, dans l'ombre et en grognant, lance pour lui vers le Ciel, ni les muets reproches de son exemple et de ses silences. Le mousquetaire du catholicisme ne fait pas ses Pâques, se farde toujours, pince les filles qui passent et, surtout, adore le monde.

En pleine époque du secret, le 16 octobre 1880, Bloy écrit à Georges Landry :

« Deux influences d'hommes ont pesé jusqu'à ce jour sur ta vie. La mienne d'abord qui a peu duré et ensuite celle de M. d'A[ureville] qui a totalement supprimé la mienne. Je serais un sot de m'en étonner. Mais je m'en afflige, à cause des résultats. Je t'ai vu très près du Grand Amour, maintenant tu as dévalé soixante mille marches, et tu en es au petit... »

Cela en dit long sur le jugement que porte désormais sur l'idole celui qui l'idolâtra.

Mais voici qui est encore plus significatif, car déjà perce ce qui distinguera Bloy de ce que Barbey peut avoir de meilleur :

« S'indigner du néant esthétique auquel la pieuse imbécillité condamne le catholicisme, entreprendre d'éventrer cette gangue monstrueuse des formules inanimées pour en faire jaillir la gemme sidérale d'un christianisme enseveli depuis quinze siècles, en un mot rêver d'être l'inventeur de la Pompéi chrétienne, voilà, je pense, la plus magnifique ambition littéraire qui se puisse humainement concevoir et dont la réalisation ne demanderait, après tout, que de l'héroïsme et du génie. Mais il n'est plus temps, les sages et les prophètes du passé le sauront bientôt. »

« Les prophètes du passé », l'allusion est plus que transparente, le trait porte en plein front. Ce qui est plus clair encore, c'est que Bloy, à l'aurore de sa vie d'écrivain, entend se vouer à tout autre chose qu'à une œuvre littéraire, eût-elle pour but de rendre vie aux formules exsangues du catholicisme contemporain, justement ce à quoi ses plus grands admirateurs s'obstinent à le réduire. Autant dire que s'ils voulaient le supprimer, ils ne feraient pas mieux.

De cette attitude, Bloy donne la raison : « Il n'est plus temps », ou le saura « bientôt ». Vous l'entendez, la fin est proche. Le monde n'est plus à convertir, mais à balayer. Mais c'est le secret!

C'est le secret qui sépare Barbey de Bloy.

Dans de pareilles dispositions, Bloy, sauf des allusions, inévitables dans le commerce ordinaire, n'a que des raisons de se taire. Avec tout son talent, avec sa vraie bonté, Barbey a des oreilles trop frivoles pour entendre les mystères du Royaume de Dieu. Il manque de « l'intelligence des réalités profondes ». *Qui habet aures audiendi, audiat!*

Est-ce à dire qu'il n'a rien su?

C'est autre chose. Landry ne s'est pas gêné — on peut le croire — pour bavarder avec lui et M<sup>lle</sup> Read et plus tard avec Huysmans. C'est en ce sens que Fromm (?) de *l'Univers*, cité au début de notre enquête, a pu parler de « deux octogénaires » — ils l'étaient ou à peu près en 1923 — « habitant l'un Paris » (c'est M<sup>lle</sup> Read), « l'autre Versailles » (c'est Georges Landry), et qui auraient été au courant du fameux secret.

Léon Bloy qui, à regret, se voyait obligé de refuser l'hommage de son plus intime lui-même au grand Barbey, serait certainement mort de congestion à l'idée de le livrer à M<sup>lle</sup> Read, qu'il détestait d'avoir des prétentions littéraires, d'être protestante et plus ou moins incrédule, tout en prétendant ne respirer que pour un paladin du catholicisme. Il n'avait pas prévu ce carambolage de ses confidences à Landry!

Quand à celui-là, il faut bien s'y arrêter puisqu'après tout il a existé. Autant d'ailleurs que le pauvre fantoche serve enfin à quelque chose!

Naïf, perdu dans Paris, Bloy avait rencontré ce grand benêt en 1864, à l'heure des illusions de l'adolescence. Crevant du besoin d'aimer, n'ayant personne sous la main, il adopta pour frère et, trente ans, tâcha de galvaniser ce mou qui s'affaïssait toujours. Né commis pour l'éternité, Landry ne comprit jamais rien au corsaire et au prophète auquel la Providence l'avait engagé, ne lui rendit jamais le moindre service et, le jour venu, lui préféra, naturellement, des étrangers sans figure.

Les gens sont si bêtes que l'aventure, pour cet illettré, d'avoir été, par Bloy, de l'entourage de Barbey, par Bloy toujours, de celui de Huysmans et de quelques autres, lui donnait à leurs yeux un air de quelque chose sinon de quelqu'un. On l'écoutait, et il paraît dans des biographies et des souvenirs où l'on trouve le moyen d'escamoter Bloy. Heureusement, celui-ci a mis à cette étonnante liaison sa véritable conclusion en administrant à Landry son vrai nom. Celui qui ira chercher dans les *Histoires désobligeantes* le portrait de Némorin Thierry, « le frôleur compatissant », ne regrettera pas le voyage.

En 1880, ce zozo se carre dans la vie de Bloy, la vie quotidienne, du moins. Celui-ci ne se fait plus guère illusion, on l'a vu par le passage que nous citions à propos de Barbey. Toutefois une réflexion à la fiancée montre qu'en 1880 encore l'affection persiste, et que, besoin de s'épancher ou passion de convertir, Bloy lui a fait part à peu de chose près de son espérance.

« Ah! ma chérie, si tu savais comme tu es la seule! J'ai pourtant de bons amis, de très nobles cœurs dévoués, mais il n'en est pas un à qui je pourrais dire ce que je te dis sans apercevoir en eux presque aussitôt la bienveillante pitié que doivent produire sur

(1) Voir *Revue* des 1<sup>er</sup> et 8 août 1930.

(2) « Vous êtes un sage et même un saint », 13 octobre 1876.

(3) Cf. lettre sur la *Méduse Astruc* (15 septembre 1875); Préface du *Révéléur du Globe* (1883).



les gens raisonnables les discours d'un insensé. J'ai fait l'expérience quelquefois et je sais à quoi m'en tenir. Il n'y a rien de plus ignoré que Dieu. Malheur donc à celui qui a des pensées divines (1) ! »

C'est Landry, entre autres, que le trait frappe.

Le pauvre diable, et pour cause, n'ayant rien écrit, il serait difficile de se rendre compte de ce qu'il a pu attraper, si nous n'avions deux lettres de Bloy lui-même qui en disent assez et qui, elles, sont de l'année du secret.

Elles ne portent pas de millésime (2), mais comme elles sont l'une et l'autre de la Salette, où Bloy n'a fait de séjours, avant 1906, qu'en 1879 et 1880, on ne saurait hésiter beaucoup. Si l'on se fie même au quantième 25 septembre et 16 octobre, il semble qu'on ne puisse s'arrêter qu'à 1880. La seconde lettre est d'alors, sans doute possible, puisqu'elle signale l'anniversaire de la mort de l'abbé Tardif de Moidrey, survenue le 19 septembre 1879. La première, qui est courte, en annonçant une, prochaine, qui sera longue, ce qui est le cas de la seconde, celle-ci semble bien être, elle aussi, de 1880.

Il y a pourtant une difficulté.

A son premier pèlerinage, septembre 1879, Bloy accompagnait l'abbé de Moidrey. Ce prêtre, enthousiasmé par la foi profonde de Bloy qu'il avait rencontré, je ne sais en quelle circonstance, au cours de 1877, séduisit aussi par un talent que permettait déjà de soupçonner une collaboration, d'ailleurs irrégulière, à l'*Univers*, au *Foyer*, à la *Revue du Monde Catholique*, et que patronnaient aussi des hommes de réputation fort diverse mais que l'abbé Tardif connaissait également, Barbey d'Aureville, Roselly de Lorgues, Paul Féval, Ernest Hello, Blanc de Saint-Bonnet, ce prêtre avait si bien adopté son nouvel ami, qu'il avait décidé de ne plus s'en séparer. Animé du même esprit que celui qu'il adoptait, disposant, en outre, d'une certaine fortune, c'était pour Bloy, avec l'existence matérielle, pour la première fois, assurée, l'assouvissement de ses aspirations les plus passionnées. Ensemble ils iraient pèlerinant un peu partout, de la Salette à Jérusalem, de lieux saints en lieux saints. Ils annonceraient, chacun à sa manière, l'un prêchant, l'autre écrivant, les gloires de Notre-Dame de la Salette, les Châtiments et les Promesses divines.

Quand on le sait, rien ne semble plus clair que la lettre que voici :

« La Salette, 25 septembre [80?] »

« Je suis à la Salette depuis huit jours, très heureux et peu disposé à revenir promptement à Paris. Peut-être serai-je entraîné à Jérusalem. Je suis merveilleusement abandonné à la Sainte Vierge qui fait des prodiges pour moi... »

« Je prie dans la joie et dans une grande exaltation de cœur. »

« Je n'ai qu'une chose à te dire, en courant, c'est que nous touchons à l'accomplissement des menaces et des promesses. »

« Dieu veuille que tu te prépares à ce que je vois venir, aussi clairement que les hommes de l'an 1656 du monde virent venir le Déluge quand il n'était plus temps d'y échapper... »

Bloy a beau annoncer le déluge, il est radieux. Il l'avoue, et c'est, à ma connaissance, l'unique endroit dans toute sa correspondance. Il se voit enfin sorti d'affaire, avec, à l'horizon, son plus cher désir : le saint Tombeau. On ne voit pas d'autre moment de sa vie où placer cette lettre.

Et pourtant, tout n'est pas si simple. Si la date inscrite, 25 septembre, est exacte, la lettre n'est pas de 1879. Si elle est de 1879, elle n'est pas du 25, mais du 5 ou du 15 septembre.

Le 25 septembre 1879, Bloy est à Paris où il a couru arranger ses affaires, liquider son passé et rendre possible sa nouvelle existence. Aussitôt fait, et il ne sera pas long, il rejoindra le compagnon qui l'attend à la Salette. Hélas! au moment de partir, il reçoit l'affreuse nouvelle : la mort presque foudroyante de son bienfaiteur emporté par un érysipèle, le 19 septembre! Le 25, Bloy ne pouvait être très heureux devant un ami mort et son rêve saccagé. La destinée, qui lui avait paru jusque-là passablement noire, devait lui apparaître plus que sinistre après un si décevant mirage.

Si on place la lettre en 1880, le 25 septembre est plausible et tout cadre sauf... la joie et surtout la perspective de Jérusalem. Certes, Bloy est resté toute sa vie le pèlerin du saint Tombeau,

(1) *Lettres à sa Fiancée*, pp. 135-136.

(2) Les *Lettres de Jeunesse* (à G. Landry) sont, hélas! éditées luxueusement, c'est-à-dire qu'on a plus soigné la présentation que le texte, jamais annoté et en plusieurs endroits massacré. Il faut que ce pauvre Bloy en souffre.

mais l'espérance de l'être autrement qu'en rêve et en désir a disparu avec l'abbé Tardif. Nulle part on ne voit qu'elle ait jamais reparu.

Quoi qu'il en soit, voici les principaux passages du second document. On constatera s'ils sont nets en ce qui concerne Landry :

« La Salette, le 16 octobre [80?]. »

« Ici, je vais chaque jour depuis un mois sur la tombe de cet homme admirable, l'abbé Tardif de Moidrey, mort en accomplissant pour toi son dernier pèlerinage, et pour qui tu n'as pas trouvé l'aumône d'une communion ou peut-être même d'une simple prière. Depuis longtemps l'abbé de Moidrey, âme cachée dont la splendeur sera connue quand Dieu manifesterà la gloire de ses saints obscurs, depuis déjà bien longtemps l'abbé de Moidrey a cessé de souffrir. J'en ai reçu l'assurance. Je ne puis donc pas prier pour lui, mais je le prie pour toi, pour M. d'Aureville et pour moi. Je le prie avec un grand amour et d'extraordinaires angoisses. Je souffre de ce qui se passe, comme il en souffrait lui-même, et je vois des mêmes yeux que lui le mal horrible de l'Eglise. La Révolution peut chasser et massacrer les catholiques (1), pasteurs en tête, on n'a jamais que ce qu'on mérite et on serait peut-être épouvanté si l'on connaissait le petit nombre de ceux qui recevront valablement le martyre (2). D'après Mélanie, la Sainte Vierge aurait accusé le sacerdoce d'être « un cloaque d'impureté ». Pour cette affirmation, Mélanie est ecclésiastiquement pourchassée. Il y a longtemps que je pense ainsi. Tout prêtre, sans foi, sans espérance et sans charité est évidemment le dernier des misérables et il est trop certain qu'à prendre les choses de haut on peut dire cela de presque tous les prêtres. »

« Ici même, sur cette Montagne de l'Apparition, autour de laquelle la Grâce a l'air d'onduler en spirales de feu, j'ai rencontré la haine la plus stupide et le mépris le moins déguisé pour l'abbé de Moidry. J'avais eu la stupidité de compter sur mon titre d'ami de cet apôtre de la Salette pour être bienvenu dans le monastère et c'est précisément le contraire qui est arrivé. J'ai eu presque des querelles violentes à cause de lui. J'en suis arrivé à croire que la dépouille de ce mort les importune, ces étranges missionnaires, et que sa tombe est odieuse comme un souvenir perpétuel des justes proches qu'il leur faisait autrefois. Si cette parole « Faites le passer à tout mon peuple » qui termine le Discours de la Sainte Vierge n'est pas l'unique raison d'exister des missionnaires de la Salette, on se demande pourquoi ils existent et l'abbé se le demandait sans cesse. De là les rages. Un effort quelconque pour expliquer ou pour comprendre ce Discours, qu'ils ont pourtant le devoir de répandre et d'interpréter, est regardé par eux comme une entreprise ridicule ou scandaleuse. »

« Si les pasteurs sont tels, que faut-il dire du troupeau? Tu me dis que tu ne peux croire que l'Événement doive se produire à une époque déterminée. D'abord, je te fais remarquer que le seul mot d'événement, que je prononce Avènement, suppose nécessairement une époque déterminée. Mais il ne s'agit pas de cela et tu le sais bien. Il s'agit simplement des déserteurs et des lâches, surtout en présence de l'ennemi, et c'est justement le fait de presque tous les catholiques. »

« Il y a une loi d'équilibre divin appelée la communion des Saints, en vertu de laquelle le mérite ou le démérite d'une âme, d'une seule âme, est réversible sur le monde entier. Cette loi fait de nous absolument des dieux et donne à la vie humaine des proportions du grandiose le plus ineffable. Le plus vil goujat porte dans le creux de sa main des millions de cœurs et tient sous son pied des millions de têtes de serpents. Cela il le saura au dernier jour. Un homme qui ne prie pas fait un mal inexprimable en toute langue humaine ou angélique. Le silence des lèvres est bien autrement épouvantable que le silence des astres. »

« Pour moi, j'ignore ce que Dieu veut faire de ma vie. Mais je sais très bien que le monde est infiniment près du plus étrange renversement. Je ne dis pas destruction, je dis renversement... bout pour bout. S'indigner du néant esthétique auquel la pieuse imbécillité condamne le catholicisme, entreprendre d'éventrer cette gangue monstrueuse de formules inanimées pour en faire jaillir la gemme sidérale du christianisme enseveli depuis quinze siècles, en un mot rêver d'être l'inventeur de la Pompéi chrétienne, voilà je pense, la plus magnifique ambition littéraire qui se puisse humainement concevoir et dont la réalisation ne demanderait, pour tout, que de l'héroïsme et du génie. Mais il n'est plus temps,

(1) *Les Projets*, FERRY, 1880.

(2) Cf. M. Charles Buet et son dernier livre dans « *Le Foyer* », 5 mars 1882.



les sages et les prophètes du passé le sauront bientôt. J'ai eu ici de joyeux et tristes jours, mais, au total, je dois reconnaître que la Sainte Vierge m'a beaucoup donné. Un assez grand nombre de points obscurs sont devenus lumineux. Aujourd'hui je crois savoir ce que c'est que la Salette... »

Bloy a donc essayé d'avertir son compagnon. Celui-ci résistait, discutait. Sentant son écrasante supériorité, Bloy ne se laisse pas déconcerter comme avec un simple étranger ou avec un Barbey, il insiste, parle fort et net.

Nous retrouvons, dans ces deux documents, le même thème que dans les *Lettres à sa fiancée*, d'événements catastrophiques et imminents, qui doivent finalement être un Avènement, dont Bloy est averti, un peu comme Noé le fut avant le déluge. La façon dont il parle de ses grâces, le ton qu'il prend montrent assez qu'il s'agit de révélations qui le concernent, qui l'atteignent d'une certaine manière. Mais s'agit-il de révélations à lui faites directement?

Ayant honnêtement indiqué les raisons que l'on a d'attribuer à 1879 la lettre du 25 septembre, je peux dire que j'incline pour mon compte à la croire de 1880 (1). Dans ce cas, les révélations vont de soi : en 1880, Véronique est dans la vie de Bloy. Les faveurs que la sainte Vierge a multipliées à son fidèle s'entendent suffisamment d'une prière facile, émue, « consolée », comme disent les auteurs spirituels, et aussi de lumières qui apportent brusquement la réponse à des problèmes exégétiques et religieux que se posait ce pèlerin obsédé de prophéties.

« Il sait maintenant ce que c'est que la Salette. » Nous verrons ce que cela signifie, quand nous l'écouterons parler à Hello. Il perçoit désormais, non plus comme une hypothèse mais comme une certitude, un lien entre ses idées sur la fin du monde et l'Apparition, ces idées ayant elles-mêmes évolué en une attente du Saint-Esprit achevant la Rédemption.

On dira que Bloy va plus loin et s'attribue des révélations personnelles : par exemple quand il dit que l'abbé de Moidrey n'est plus au Purgatoire. Mais pourquoi ne le saurait-il pas par un autre? « Depuis longtemps », « depuis déjà bien longtemps » cette âme a cessé de souffrir. Il a pu recevoir cette assurance bien avant son pèlerinage. Et s'il l'a reçue à Paris, où il vit avec Véronique, pourquoi ne serait-ce pas d'elle?

Nous avons un autre témoignage sur ce pèlerinage de la Salette. Il est très postérieur et n'a aucune relation avec Landry, mais comme il offre une précision singulière, il importe de ne pas l'écartier. Bloy, grâce à son journal, peut remonter à des années en arrière et citer un fait à un jour près.

Le 21 décembre 1906, il écrit à Pierre Termier, Grenoblois qui voulut et obtint de lui qu'il écrivit enfin ce qu'il avait à dire sur la Salette :

« On s'étonnera bien autrement de ce qui va venir après des ajournements inconcevables et de prodigieux sursis. J'ai été informé de l'imminence du cataclysme en 1880, exactement le 19 septembre, à la Salette même, un peu avant la publication du *secret de Mélanie*. Depuis, l'attente continuelle de divines Catastrophes est devenue ma raison d'être, ma destinée, *mon art*, si vous voulez. J'ai toutes mes racines dans le secret de la Salette et c'est pour cela, sans doute, que l'universelle conspiration du silence a tenté de m'assassiner. J'ai passé ma vie à m'indigner de ne pas voir le déluge. »

Le 19 septembre 1880, il a su que les catastrophes sont imminentes. Autrement dit qu'il *les verra*.

L'allusion à Jérusalem écartée, c'est bien là ce qui paraît dans la lettre du 25 septembre à Landry.

Mais comment Bloy a-t-il été informé?

Hé! mon Dieu, c'est bien simple, Véronique était du pèlerinage. Elle priait avec lui et lui communiqua probablement, ce jour-là, une révélation où d'une façon claire, définitive, Bloy voit le lien qui unit, selon lui, la Salette menaçante à la venue en puissance du Saint-Esprit qu'il attendait déjà, peut-être sur la suggestion d'Hello. Il accorde désormais à la Salette la même portée qu'au secret tout en ne les confondant jamais. Il éclaire l'un par l'autre.

Puisque nous y sommes, éclaircissons deux points du texte que nous venons de citer :

<sup>10</sup> Le secret de Mélanie avait paru bien avant 1880. Au dire

(1) A la relire, en effet, on sent bien que cette lettre réfute des objections de Landry qui semblent inspirées par la première.

même de Léon Bloy qui, sur ce point, est tout à fait imprécis et se contredit, le secret aurait été publié en novembre 1879. Ainsi parle-t-il dans *Celle qui pleure*, page 13. Or, plus loin, chapitre XII, page 123 du même ouvrage, il dit que Mélanie ayant reçu de la sainte Vierge permission de publier son secret en 1858, quitta le Carmel de Darlington en Angleterre pour accomplir sa mission. Le texte qu'elle présenta aux autorités ecclésiastiques les effraya tellement que n'osant lui interdire de parler, ils lui défendirent de le donner autrement que manuscrit, espérant par là limiter le scandale. De nombreuses copies circulèrent avant 1870: On en imprima. L'une de ces éditions, de 1872, aurait été honorée d'une bénédiction de Pie IX.

En tout cas, dans ses *Voix prophétiques* dont la diffusion fut immense, l'abbé Curicque en donne l'essentiel au moins dès cette date. Ainsi, bien avant 1880, flottait, dans l'air que respirait le monde dévot, l'essentiel des révélations de Mélanie. Bloy, qu'il le sût ou non, en était imprégné. Comment s'étonner que ses pressentiments se trouvaient concorder avec la lettre de ce message, le jour où elle lui tomba sous les yeux?

<sup>20</sup> La Vierge avait conclu, parlant aux Enfants de la Salette : « Faites-le passer à tout mon peuple. » Cette recommandation a paru capitale à Léon Bloy qui en tire diverses conclusions, en particulier, que depuis Cana c'est la première parole publique de Marie, qui s'y manifeste souveraine, quasi au même titre que Dieu. Toujours la mystérieuse assimilation de Marie au Saint-Esprit. De là la primauté de la Salette sur toutes les autres apparitions de la Sainte Vierge. L'ordre de la Mère de Dieu a été éludé, non par la faute de Mélanie et de Maximin, parfaitement fidèles, quoi qu'on en ait dit, mais par la résistance du clergé révolté par certaines affirmations du secret de Mélanie. Bloy s'est assez répandu sur ce sujet. La conspiration du silence! *Taceat mulier!* crie-t-il, utilisant éloquentement un texte de saint Paul. De là à s'appliquer ce signe du silence, il n'y avait qu'un pas, qu'à son habitude Bloy a franchi. On sait assez qu'il était payé pour parler savamment de cette conspiration trop certaine, hélas! à son endroit.

(A suivre)

PAUL JURY.

## Livrets d'Opéra

On l'a fait remarquer maintes fois, la littérature théâtrale est un art particulier. On peut être un poète inspiré, un nouvelliste de talent, un romancier routiné — et un auteur dramatique pitoyable. Les conditions sont ici toutes différentes. Le lecteur, devenu spectateur, change de mentalité. En vertu des lois si bien formulées par Lebon dans *la Psychologie des foules*, il n'est plus ici une individualité isolée, il fait partie d'un groupe d'individus entre lesquels s'établit, plus ou moins, une intellectualité moyenne, et comme, dans une foule, le pourcentage des sots domine naturellement celui des gens intelligents, ce nivellement se fait par le bas. D'autre part, la réalisation théâtrale est très différente de la scénologie idéale née dans l'imagination du lecteur. Infiniment inférieure à celle-ci par son caractère approximatif et ses mille défauts, elle s'impose d'autre part à l'attention par son côté sensible et tend constamment à distraire le spectateur du drame intérieur, de la péripétie sentimentale, de l'évolution psychologique des personnages, de l'intérêt littéraire. Aussi le théâtre est-il, somme toute, un art relativement grossier, les effets doivent y être assez gros, sous peine de ne pas passer la rampe.

Le public théâtral réagit aussi tout autrement que le public lecteur. Il faut à la fois un don particulier et une longue expérience pour prévoir comment va réagir devant tel détail, tel épisode. Aussi, tel mot sur lequel on avait compté, passe inaperçu, tel



autre, auquel l'auteur n'accordait aucune importance, vient en avant, tel détail scénique est pris tout de travers (1).

On se souvient de cette anecdote sur Emile Augier. Un de ses neveux lui avait demandé la permission de lui lire une pièce de sa façon. L'auteur des *Lionnes pauvres* y consent, s'installe, et l'autre commence :

— Acte un, scène une. Le décor représente un salon, etc., etc. La comtesse est assise, etc. Entre le comte. Il tient à la main un fusil de chasse qu'il dépose dans un coin : « Bonjour, etc., etc. »

La lecture se poursuit, se termine. Alors, Augier :

— C'est très bien, mais... le fusil?

— Quel fusil?

— Hé bien! Celui que le comte a déposé dans un coin en entrant!

— Ah!... Hé bien, il ne part pas, il reste là.

— Ah! mon ami, ne mets jamais dans une pièce un fusil qui ne part pas!

Evidemment. Le spectateur, simpliste, a remarqué le fusil et s'est dit que, plus loin, on ne manquerait pas de s'en servir. Son subconscient reste dans l'attente d'un événement qui ne se produit pas et l'empêche de prêter aux autres l'attention voulue. Penser à tout cela, prévoir les réactions du spectateur, c'est avoir ce que l'on appelle le sens du théâtre. Une action dramatique peut être banale, tirée par les cheveux. Quand l'auteur sait tenir compte des conditions ci-dessus, quand l'action « marche », qu'elle contient quelques scènes qui portent, elle a de grandes chances de succès et l'on dit : « C'est du théâtre » (2).

\* \* \*

Dans le théâtre lyrique, les conditions sont fondamentalement les mêmes que dans l'autre. On peut être un excellent compositeur de symphonies, de musique de chambre, de lieder — et un compositeur théâtral médiocre ou détestable. Nous irons plus loin. A part Mozart (ce miracle), nous ne connaissons pas, parmi les génies ou les grands talents de la musique, un seul homme qui ait pratiqué avec le même bonheur l'opéra et les autres formes musicales. Les opéras de Rameau ne valent pas ses pièces de clavecin, *Fidélité* ne vaut pas la *Neuvième Symphonie*, tout *Pénélope* ne vaut pas les *Berceaux*, le *Clair de lune* ou le *Cimetière*; et des deux opéras de Franck, il n'est jamais question. Le cas le plus typique nous est fourni par les trois classiques romantiques Schubert, Mendelssohn, Schumann : Quoi de plus pitoyable que *Fierabras*, les *Noëls de Gamache*, *Geneviève*? Inversement, le vrai compositeur lyrique ne crée rien, ou rien qui vaille, en dehors du théâtre. Tels, Monteverdi, Lulli, Gluck, Weber, Rossini, Auber, Meyerbeer, Gounod, Verdi, Wagner.

Comme le drame et la comédie par rapport au roman et au poème, la musique de théâtre, quel que soit son style, est très distincte des autres. Le lyrisme y est plus appuyé, les moyens plus gros, d'une « cogne » plus accentuée, pour s'équilibrer avec les éléments visuels du spectacle au lieu de se laisser absorber par eux. De même, le chanteur de théâtre accentue davantage l'expression

(1) A-t-on remarqué avec quelle stupidité (ou quelle insensibilité) les gens rient d'une phrase peut-être absurde ou drôle, mais qui, dans l'épisode où l'auteur l'a placée, prend une signification dramatique? Et cela aux places les plus chères...

(2) Il existe une certaine analogie entre le théâtre et la conférence. La mentalité de l'auditoire est la même. Le conférencier est comme un auteur dramatique qui jouerait lui-même sa pièce, c'est-à-dire que la difficulté, pour lui, est double, il doit savoir ce qu'il peut dire, et aussi avoir la manière de le dire. Ici encore, l'effet est difficilement prévisible, telle pensée, sur laquelle on avait compté, se perd, tel mot, supposé sans importance, prend un relief inattendu — et pas toujours dans le sens qu'il faudrait. Le plus curieux est que les réactions sont les mêmes de la part de publics des différentes classes. Nous avons fait cette expérience des centaines de fois. Ici, public aristocratique, mondain, bourgeois, populaire, c'est tout un. Un peu plus de compréhension chez celui-ci ou celui-là (et pas toujours où l'on croirait), mais, au fond, une mentalité et des réactions identiques.

que le chanteur de concert; c'est pourquoi, transporté sur l'estrade, il a toujours l'air d'exagérer.

N'insistons pas davantage sur la musique et abordons les livrets d'opéra, dont nous entendions nous occuper principalement.

\* \* \*

Nous avons dit que les conditions, au théâtre lyrique, étaient fondamentalement les mêmes qu'à l'opéra. Les qualités à rechercher, les défauts à éviter pour le librettiste et pour l'auteur dramatique sont les mêmes. Mais l'intervention de la musique crée ici des conditions particulières, dont beaucoup de soi-disant librettistes ne semblent pas même se douter.

Tout personnage n'est pas lyrique et toute situation n'est pas « musicable ». Avec quel art, dans *Parsifal*, Wagner substitue à tel épisode purement épique du vieux poème médiéval, tel autre de son cru, d'un caractère plus lyrique! Il ne s'agit plus seulement, ici, de combiner la parole et l'action, l'opéra doit reconstituer la triade antique des arts « musiques » : musique, orchestrale et poésie. Que si le son ne renforce pas les deux autres éléments, il les contrarie : c'est l'évidence. Aussi voit-on les grands compositeurs de théâtre retravailler, modifier profondément leurs livrets, souvent avec un sens merveilleux de l'opportunité. L'idéal, c'est évidemment le librettiste-compositeur (1). On n'imagine pas les livrets wagnériens (non seulement ceux des drames lyriques, mais même ceux des trois opéras romantiques) signés d'un autre que du maître lui-même, à qui ses personnages apparaissent, nous dit-il, comme baignant déjà dans leur atmosphère sonore, surgissant du néant avec leurs thèmes, aussi vrais, aussi réels que s'ils avaient réellement vécu, — et désormais plus durables dans la conscience humaine que des milliers de personnages historiques. Aussi est-ce chez Wagner, malgré tout ce qui fut réalisé auparavant et depuis, que le dynamisme théâtral reste le plus puissant, non seulement à cause de l'éloquence des thèmes, de leur ductile souplesse et de la justesse incomparable de l'expression, mais encore, et surtout, parce que c'est chez lui que l'interpénétration des trois éléments « musiques » est la plus étroite. Aussi (et bien que poète admirable) ne veut-il pas être jugé en poète, non plus qu'en musicien, mais en poète-musicien tout ensemble. Le moindre détail poétique est conçu en fonction de la musique et, inversement, avec des effets d'autant plus puissants (comme toujours dans ce cas) que leur cause réelle échappe à la réflexion (2). Les silences mêmes des personnages, les « trous » du poème, ont un but musical. Il y a des choses que le poète ne dit pas, parce que le musicien tout seul les exprimera mieux.

De tout ce qui précède, il résulte qu'un livret d'opéra ou un drame lyrique ne doit pas être conçu *in abstracto*, mais en vue de sa destination musicale et sans que celle-ci soit un instant perdue de vue par le poète, qui doit penser en poète-musicien. Aussi Richard Strauss constate-t-il avec justesse (dans une lettre à von Hoff

(1) A condition, bien entendu, qu'il soit également inspiré et habile dans cette double fonction. Ce ne sera pas, par exemple, le cas de tel compositeur connu, auteur de livrets élégants, bien que moyenâgeux, qu'il eut toutefois le tort de mettre lui-même en musique.

(2) Des exemples pourraient être cités par centaines, contentons-nous d'un seul. Dans le *Crépuscule des Dieux*, Siegfried, frappé par la lance de Hagen vient d'expirer. A l'aide de branchages, les hommes de Gunther façonnent un brancard sur lequel ils étendent le corps du héros. A travers le brouillard qui monte du Rhin, le cortège s'ébranle vers le hall des Gibichs où Brunnhild et Gudrune, chacune de son côté, attendent le retour des chasseurs. C'est alors que se déroule la marche (ou « symphonie ») funèbre. On sait que ce morceau illustre (qui reproduit le « climax » de la marche funèbre de l'Épique) constitue, par la succession de ses motifs incompréhensiblement agencés dans un ensemble homogène, une sorte d'histoire de Siegfried et de ses parents eux-mêmes. Les premiers thèmes sont sombres et douloureux. Et c'est au moment même où apparaît le motif très doux de l'amour de Siegmund et de Sieglinde qu'un rayon de lune éclaire le brouillard nocturne. La partition l'indique là, non avant ou après. Se figure-t-on un seul instant que cette coïncidence n'est pas voulue?



mansthal) qu'un bon livret d'opéra est plus difficile à faire qu'un drame ou une comédie.

\* \* \*

Les réflexions qui précèdent nous sont venues fréquemment à l'esprit à l'occasion d'un des concours officiels pour la composition des livrets d'opéras, auquel on avait bien voulu nous appeler à participer comme membre du jury. Nous empruntons, ci-après, à nos notes concernant cette épreuve, quelques détails illustrant les remarques qui précèdent. Le concours en question eut lieu il y a quelque temps déjà, nous ne nommerons d'ailleurs personne et nous ne citerons aucun titre. Nous ne serons donc pas indiscret.

Avouons d'abord que si nous avons beaucoup apprécié l'intérêt et la belle tenue littéraire des ouvrages primés d'un avis quasi unanime, le concours, dans l'ensemble, nous fit une impression consternante. Que de sujets baroques ou antimusicaux, que d'anachronismes dans la langue comme dans les accessoires, que de fautes de français et d'orthographe ! Que de drames à trémolos, d'histoires à cuirasses, pourpoints et plumets nous ramenant à Scribe et à Meyerbeer (1), tandis que d'autres mettaient en majestueux alexandrins des épisodes antiques que seul le talent de Qui-nault, lui au génie de Lully ou de Gluck, auraient pu galvaniser ! Mais surtout, quelle ignorance générale et presque ingénue des conditions théâtrales, et surtout lyriques ! C'est ainsi que la presque totalité des concurrents s'exterminèrent à écrire en vers, alors que dans l'amorphisme musical du drame moderne, le vers disparaît, devenu méconnaissable. Aussi la forme versifiée ne devrait-elle être conservée que dans les passages particulièrement lyriques amenant, si plus l'aria d'autrefois, du moins une sorte d'arioso (comme, dans *Tristan*, le duo dérivé de la mélodie les « Rêves » et, dans *Parsifal*, le récit de Kundry « J'ai vu l'enfant au sein maternel »). Le vers ne constitue certes pas un défaut en soi, mais un *impedimentum* avec lequel le librettiste aggrave inutilement et infiniment sa tâche et qui l'expose à tout moment à « caraméliser » sa pensée ; c'est son affaire. Le compositeur lyrique, lui, n'a pas à tenir compte des vers pour autant qu'il n'adopte pas lui-même la coupe régulière (2). Nous donnons la préférence, nous, à la prose rythmée.

Deux défauts très fréquents dans les livrets que nous avons lus étaient d'une part, la longueur des phrases, de l'autre, les constructions inverses et les incidentes. Les phrases longues (sans même aller jusqu'à Proust), applicables dans le drame ou la comédie, sont incompatibles avec la récitation musicale dix plus fois lente et, d'ailleurs aussi, avec la brièveté de la phrase musicale elle-même (3).

(1) Naturellement aussi dans la forme. On se souvient notamment dans les vieux opéras, de ces ensembles (trios, quatuors, etc.) risibles où divers personnages, plantés à distance égale au bord de la rampe, chantent, en un ensemble *homogène* (non-sens dramatique) des choses contradictoires : — Je l'aime — Qu'il meure, etc. C'est ainsi qu'un de nos librettistes clucbra un trio où les personnages s'expriment simultanément ainsi :

— Louis n'est point perfide...  
— Louis nous est perfide...  
— Louis sera perfide...

(2) Dans ce cas, il aura à éviter la contradiction entre les rimes croisées et les phrases musicales, généralement geminées comme dans des rimes plates. Nous ne parvenons pas à retrouver un exemple extrêmement frappant, de Grétry, qui nous fut cité autrefois par Gevaert et qui offrait cette contradiction :

Texte.	Mélodie.
A	A
B	A'
A'	B
B'	B'

(3) Personne ne retrouvera la chance d'un Guillaume Lekeu (cet authentique génie fauché dans sa fleur) qui, ayant eu le tort d'écrire en tête de son *Nocturne* (texte de lui-même) cette phrase d'une longueur extravagante : « Des prés lointains d'azur sombre, où fleurissent les étoiles, descend, lente et mystérieuse, la caresse d'un long voile d'argent fleuri, dans le velours de l'ombre », celle-ci lui inspira une phrase musicale d'un seul tenant, d'une envolée magnifique, se soutenant sans défaillance et sans artifice jusqu'au bout.

Voyez Wagner, écrivant une langue dont la longueur des phrases est le propre : ses libretti alignent des phrases courtes et simples.

Les incidentes et les constructions inverses opposent à la compréhensibilité des obstacles encore plus grands. C'est la remarque si fine de Grétry (1) à propos de ces vers :

*Ainsi passent les jours,  
Dit-elle, du bel âge.*

« Mettez dit-elle en musique et vous serez bien habile. »

Piquons au hasard, à ce sujet, parmi nos notes sur le concours susdit, quelques exemples empruntés à divers concurrents :

*L'imprudent court le danger,  
Par les brigands, d'être pris...*

*Vous pratiquez l'oubli  
Bien aisément, de l'offense  
Que vous faites à autrui.*

*Si la harçèle crainte ou repentir...  
En moi pourtant  
S'opiniâtre le tourment.*

*Une retraite sûre  
Pour nous je sais exister.*

*Que des dieux des Gaulois  
Entendus par ma voix  
Et par moi consultés  
Soient faites les volontés.*

Tout cela est compréhensible à la lecture, non à l'audition musicale. Sont dans le même cas, des phrases comme celles-ci :

... Tu n'eus pas pris qu'une ceinture...

... Ne donnait que l'ire

... Le sans père ni mère.

... Car ton piège éventé, si, Kadour, j'y trébuche.

D'autres vers encore sont, pour un autre motif, compréhensibles à la lecture, mais ambigus à l'audition. Dans

*O cœur des veuves mal fermé!*

on conclura plutôt à l'occlusion des veuves qu'à celle du cœur, les secondes étant plus rapprochées du participe que le premier. Avec

*Épargne à ton maître  
D'en rien l'outrager.*

on comprendra plutôt « dans » (2).

L'indication des jeux de scène trahit chez un grand nombre de librettistes une déficience de sens théâtral véritablement incon-

(1) *Réflexions d'un solitaire*

(2) Il faut encore citer ici Lekeu, avec un grave défaut de sa mélodie admirable *Sur une tombe*, qui termine sur cette phrase :

« Oh ! puisses-tu, de cette tombe aimée où les violettes et les roses protègent doucement ton paisible sommeil, puisses-tu respirer la senteur triste et tendre de l'immortelle fleur qu'en mon cœur fit éclore notre Amour éternel ! »

La longueur excessive de la phrase trahissant ici le souffle du jeune maître, la phrase musicale s'arrête sur « qu'en mon cœur fit éclore » ; les trois derniers mots viennent sur une conclusion isolée du contexte. Résultat : on hésite sur le sens de « qu'en » et, la compréhension allant à la solution la plus simple, on comprend « quand ».



cavable. Les uns, dans ces détails, font des phrases, de la littérature. A quoi bon, puisqu'un livret est fait non pour être lu, mais pour être entendu et que les jeux de scène, on ne les entend pas, on les voit? D'autres spécifient des détails scéniques irréalisables ou imperceptibles. Un librettiste fait entendre le brame du cerf : nous cherchons vainement, au musée du Conservatoire de Bruxelles, l'ustensile sonore qui reproduira ce bruit d'ailleurs peu connu de l'auditeur. Un autre écrit, à propos de ses deux héros :

*X... et D... viennent d'arriver; ils sont assis sur le banc.*

Nous voyons bien qu'ils sont assis, mais comment verrons-nous qu'ils viennent d'arriver, et dès lors pourquoi le dire?

Bornons ici ces quelques remarques, — ou, plutôt, terminons sur une constatation consolante. On connaît cette remarque judicieuse (dont l'auteur nous échappe) : « Ce qui est trop bête pour être dit, on le chante. » Vérité profonde. L'inspiration musicale fait passer bien des choses. Lisez à tête reposée les livrets d'ouvrages lyriques célèbres, vous serez frappés parfois de leur platitude, que la magie de la musique vous avait dérobée. Dans le drame antique, Gevaert signalait avec raison l'étonnante différence de niveau entre les parties récitées et les vers chantés par les chœurs. Beaucoup de nos auteurs ont (probablement sans s'en douter) escompté cette vertu transfigurante de la musique. Ce fut incontestablement la pensée de ceux qui burinèrent des discours tels que celui-ci :

*N'oubliez pas, chers habitants,  
Dans votre existence,  
Que le commerce et la loyauté  
Sont deux grandes puissances  
Qui doivent gouverner une nation.  
Et celui qui les protège  
A droit à la reconnaissance  
De la population!*

Le barde Jef Casteleyn, auteur des vers fameux :

*La flotte anglaise qui flotte sur la mer  
Jette un coup d'œil (1) sur notre liberté*

n'eût pas mieux dit. Hé bien! Disons sans rire que nous préférons une très belle phrase musicale (une ample phrase berliozienne par exemple) greffée sur ce caramel qu'un sonnet marmoréen de Hérédia inutilement déchanté par quelque constipé musical comme l'art d'aujourd'hui en compte tant.

ERNEST CLOSSON.

## La place du Congrès de Malines parmi les manifestations du Centenaire.

Lorsque S. M. le Roi Albert répondant aux paroles de bienvenue que venait de lui adresser S. Em. le cardinal Van Roey sur le parvis de Sainte-Gudule à l'heure la plus solennelle du Centenaire de la Belgique, remerciait l'Episcopat et l'Eglise des services inappréciables qu'ils ne cessent de rendre à la nation et au peuple belges, c'était bien, n'en déplaisent aux immortels principes et à leurs chevaliers les libres penseurs, un hommage officiel, le plus haut et le plus autorisé qui fût possible, de la société civile à la religion et à la société religieuse. Et lorsqu'il proclamait que l'enseignement de l'Eglise renferme une doctrine et des principes qui

font la prospérité et le bonheur des peuples, c'était la condamnation officielle, discrète mais incontestable, du laïcisme et de la neutralité que l'on a voulu mettre à la base des Etats et de la civilisation modernes. L'autorité et le prestige du Roi doivent être immenses pour que les passions antichrétiennes n'aient pas réagi ouvertement contre cet acte de foi catholique d'un chef d'Etat parlant au nom de la nation.

Ces paroles du Roi deviendront historiques. Et elles le méritent. En vérité et en réalité, elles constituent un acte important de l'histoire de Belgique.

Le Congrès eucharistique national qui aura lieu les derniers jours de ce mois ne sera pas une manifestation religieuse officielle de la nation belge, mais de l'Eglise de Belgique. Ces assises ne s'insèrent donc pas purement et simplement dans la série des fêtes centenaires de la Belgique. Nous le disons pour rassurer les libres penseurs, et aussi, s'ils y tiennent, les catholiques dont les sentiments patriotiques seraient beaucoup moins fervents que les sentiments religieux.

L'Eglise ne se contente pas de convier à des actes religieux solennels et publics les chrétiens d'une paroisse, mais parfois des représentants de toutes les paroisses d'un diocèse ou même de tous les diocèses du monde. Tels sont les Congrès eucharistiques internationaux. Entre les manifestations religieuses paroissiales ou diocésaines et les assises internationales, ou mieux universelles, se placent les manifestations nationales.

A première vue, il semblerait que les frontières nationales n'existent pas sur le plan religieux. Et, en effet, elles ne sont pas des frontières, pas plus d'ailleurs que les limites des diocèses. Mais remarquons que les circonscriptions religieuses se conforment aux divisions politiques. Les diocèses ne chevauchent pas sur deux Etats. Les diocèses d'un Etat forment souvent une province ecclésiastique. Ils ont en tout cas des rapports plus étroits et plus fréquents entre eux qu'avec les diocèses des pays voisins. Et cela, non seulement à raison de la proximité et de la facilité de relations mais pour une raison plus réelle et plus profonde. L'Eglise est une société distincte de l'Etat, mais elle n'entend pas rester étrangère à l'Etat, elle veut pénétrer toute la vie sociale et politique, d'où une mission commune et propre aux diocèses d'un même pays.

Il faut penser à cette mission de l'Eglise dans la société civile et dans toutes les institutions temporelles pour comprendre la nature exacte des séances d'étude et des manifestations qui se déploieront ces jours-ci à Malines. Le point de vue en sera temporairement et exclusivement religieux. Mais l'insertion du religieux dans le temporel y sera particulièrement étudiée et les principes chrétiens de la civilisation proclamés avec un éclat et une vigueur magnifiques à la face du pays et du monde.

L'état des connaissances religieuses dans les différents milieux sociaux; les moyens de remédier à l'ignorance des principes chrétiens; le rôle des laïcs dans cette lutte contre la paganisation des idées et des conceptions; la source divine à laquelle doivent puiser les laïcs pour être les apôtres qu'attendent le Christ et son Vicaire, le Pape de l'Action Catholique; la place de l'Eucharistie dans la vie d'un laïc fervent et rayonnant, d'un chrétien digne de ce nom, d'un apôtre dans le monde; tels seront les principaux objets des rapports et des discussions des séances d'étude qui se succéderont du jeudi 28 au dimanche 31 août, d'abord à la journée des enfants et des éducateurs, dont les séances sont placées sous le signe de la *Croisade eucharistique*, ensuite à la journée des femmes et des jeunes filles, organisée par la *Fédération des Femmes catholiques* et l'*Association catholique de la Jeunesse féminine*, avec toutes leurs fédérations agricoles, ouvrières, etc., enfin aux deux journées des hommes et des jeunes gens.

Quant à la manifestation finale, elle sera une proclamation

(1) Prononcez : *eul*.



trionphale de la Royauté du Christ. Or, lorsque nous proclamons la Royauté du Christ, notre insistance ne va pas à la vie strictement et centralement, si l'on nous permet cette expression, religieuse. Elle ne se tourne pas vers la vie intérieure ou la vie liturgique, parce que, de ce côté-là, la Royauté du Christ n'est ni menacée, ni contredite, ni contrecarrée. Mais nous pensons plus explicitement à la vie profane, individuelle et collective, familiale, sociale, nationale. Nous repoussons le laïcisme et le libéralisme, nous honnisons les principes de mort que l'on a dénommés, par antiphrase inconsciente, immortels.

A cette affirmation et à cette manifestation, l'Épiscopat de Belgique demande à tout ce que notre pays contient de foi et de dévouement au Christ-Roi de s'associer activement. Toutes les paroisses de Belgique, toutes les œuvres et toutes les institutions qui servent la cause catholique doivent se trouver à Malines le 31 août. Dans le cortège des drapeaux qui accompagnera le Saint-Sacrement et qui fera une escorte magnifique au Christ-Roi, avec les châsses précieuses du Saint-Sang de Bruges et des Saints-Sacrements du Miracle de Bruxelles, de Hasselt, de Louvain, de Hoogstraete et de Bois-Seigneur-Isaac, il ne faut pas de vides. A un drapeau qui n'aura pas pris part à cette manifestation grandiose, il manquera une précieuse bénédiction et un beau reflet de gloire. Les catholiques belges qui seront absolument empêchés de rejoindre les groupes innombrables qui se rendront au centre de l'Église de Belgique pour y être passés en revue par les chefs de cette Église et par Notre-Seigneur le Christ-Roi, s'y associeront de loin de toute leur âme. C'est toute la Belgique chrétienne, toute l'Église de Belgique qui refera, à l'heure fatidique où elle s'engage dans une nouvelle période de l'histoire, son serment de fidélité.

LOUIS PICARD.

## La Belgique féodale<sup>(1)</sup>

Il y a quelques semaines, un illustre savant belge, Godefroid Kurth, a pu écrire : « Personne ne connaît l'histoire, j'ai pâli sur les chartes et je l'ignore encore... »

Combien téméraire, dès lors, et vaniteuse, doit paraître l'entreprise de notre bande!

Les voilà bien, ces avocats!

S'imaginer étudier l'histoire comme un dossier et improviser, comme une plaidoirie, une conférence didactique... Oublier que l'histoire, comme le Droit, veut son homme tout entier et le prend au vif!...

Plus d'un parmi vous, mieux averti, s'apprête certes à vérifier nos dates, à contrôler nos généalogies et à critiquer notre politique improvisée...

Peine inutile... Je ne citerai pas de dates; je n'abattrai pas, pour en compter les branches, de fiers arbres généalogiques; je ne proposerai pas un système de politique nouvelle; mais vous parlerai du pays, simplement, en Belge, en patriote, en magier... Et puisque l'austérité de cette Cour de justice m'interdit l'appareil, la toile blanche, sinon les clichés, des projections lumineuses qui vous auraient fait vivre par les yeux quatre siècles : les X<sup>e</sup>, XI<sup>e</sup>, XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup>, comptant parmi les plus mouvementés de notre passé, je me résignerai à vous faire assister à leur léfilé idéal...

Moins décorés que les Ommeganck ou que les Landjuweel hétérociens du XV<sup>e</sup> siècle, sans arcs de triomphe chargés comme de somptueux autels de la Renaissance sous lesquels passeraient des chars illustres conçus par Rubens, sans figures allégoriques

ou mythologiques, et sous l'éclairage d'une lanterne plus sourde que magique, va se dérouler, cortège sans couleurs, romance sans paroles, notre parade féodale...

\* \* \*

Au tournant de l'avenue qu'encombreront dans un instant les chars du haut Moyen âge, je vois disparaître, dans un dernier et léger dandinement, la villa romaine d'Anthée, à fontaines et mosaïques anacréontiques et derrière elle le groupe du VII<sup>e</sup> siècle, les Saints, Amand, Renacle, Hubert, Lambert, Waudru, Gudule, Gertrude...

Un cartel sur lequel on lit : « Traité de Verdun, 843 ».

Puis, derrière un groupe de pirates normands — oiseaux de proie aux pieds jaunes, comme les appellent les poètes scandinaves — juchés sur une de ces longues barques qui jusqu'à la fin du IX<sup>e</sup> siècle remontaient le cours de nos fleuves pour en piller les rives, s'avance Arnoul, Zwentibold, Regnier au long col, les premiers princes de l'illustre Lotharinge, ce morceau de l'Allemagne qui avec la Flandre, ce morceau de la France, constituent la Belgique du Moyen âge, et dont les territoires, séparés par l'Escaut, ne se souderont et ne formeront un État nouveau, entre l'empire et le royaume dont ils sont détachés, que sous le sceptre de la maison de Bourgogne.

C'est ensuite saint Brunon qui, au début du X<sup>e</sup> siècle, délimite plus exactement encore notre pays futur, la Basse-Lotharinge distincte de la Lorraine, la *ducatus Mosellanorum*, la vallée de la Moselle... Et sur un rocher de staff planté de sapins, le pied sur un sanglier, l'épieu à la main, voyez-vous passer Godefroid, premier duc de ce Lothier septentrional, de la souche sylvestre de cette maison d'Ardenne qui nous donna des Godefroid, comme le Brabant des Jean et la Flandre des Baudouin?...

Mais il arrive, précédé de la bannière de Jérusalem qui étale ses cinq croix d'or sur champ d'argent, métal sur métal, et d'un groupe de cavaliers, entièrement armés de mailles à brigandines ou à rondaches, la croix de drap ou de soie rouge sur la tunique, la cotte, le bouchier et le pennon de la lance — il arrive, sur son cheval cabré à chabraque de mailles, Godefroid de Bouillon, premier roi de Jérusalem!

Il n'est pas grand de taille, mais sa force est prodigieuse et l'on comprend que d'un coup d'épée il ait pu fendre un cavalier de la tête à la selle ou faire voler, d'un revers, la tête d'un bœuf ou d'un chameau.

N'évoque-t-il pas la période héroïque où, à la différence des Normands et des Provençaux, qui ne prirent pas la croix sans une arrière-pensée de butin et de conquêtes, sans le désir des vignes, des oranges ou des figues, les pèlerins du Brabant, du Hainaut et de la Hollande n'eurent en vue que la libération du tombeau du Christ? La troupe qui le suit n'a rien, en effet, d'une armée nationale... Comme le pays dont elle sort, vous l'entendez, elle est bilingue... Wallons, Flamands et Allemands y marchent côte à côte (1).

C'est Robert de Jérusalem, le comte du Hainaut, le comte de Montaigny, Gilles de Chin, et, sur les remparts crénelés, ces deux Tournaisiens, Englebert et Letalde, qui avant Godefroid escaladèrent l'enceinte sacrée... Puis la jeune féodalité de Palestine : le prince de Galilée, le marquis de Jaffa, le baron de Sidon, des turbans, des cimenterres, un bruit de chaînes agitées joyeusement par des esclaves libérés des Turcs, Baudouin IV le Byzantin, le premier empereur latin de cette Constantinople dont les dômes dorés et les coupoles passent rapidement...

Mais voici de l'or encore, l'or des mitres et l'or des crosses sur lesquels s'appuient lentement les évêques, les grands évêques allemands, les princes-évêques de Liège, de Stavelot, de Malmédy.

Ils symbolisent pompeusement l'Église impériale...

C'est Notger, précédé du cartel :

*O Liège, qui des lois porte le joug léger,*

*Tu dois Notger au Christ et le reste à Notger.*

Notger qui fortifia Thuin, Fosses et Malines et dont toute la principauté s'imprégnait des brouillards du Rhin...

Ses acolytes célèbrent les délices du pays de Liège... Point de ribottes ni de foires... Mais le doux et le gai savoir que les étudiants anglais, français et slaves viennent apprendre à l'école

(1) Conférence prononcée à Bruxelles, il y a près de... vingt-sept ans!...

(1) Cf. PIRENNE. *Histoire de Belgique*, t. 1<sup>er</sup>, p. 87.



de Saint-Lambert... Et sur ce char que couronne cette jolie fille riieuse, la Meuse, remarquez, à droite, les chroniqueurs de Cambrai, Lobbes, Gembloux, Saint-Hubert et Saint-Trond; à gauche, parmi le plomb, l'étain, le laiton, les batteurs de cuivre de Huy et de Dinant et des orfèvres habiles en reliquaires et évangélistes. Pareils aux architectes et aux sculpteurs mosans, ces émailleurs, ces ciseleurs, ces fondeurs de métaux chantent des légendes entendues de leurs maîtres du Rhin...

Il vient du même pays, ce lourd chariot qui a passé la Meuse à Maestricht, y a remplacé par des bassinoires et des chandeliers son chargement de tonneaux de Moselle et qui, à travers les plaines du Limbourg, se dirige vers le port du Zwyn, lentement, par la nouvelle route de terre qui croisera tantôt celle de l'Escaut...

Il traverse le Brabant...

Et le voici le beau duché, sur son char agricole, — mi-flamand avec quatre paysannes blondes : Bruxelles, Louvain, Anvers, Bois-le-Duc — mi-wallon, le roman pays de Brabant, groupé autour de Nivelles la Chanoinesse.

Le trophée est suivi des abbés Prémontrés, blancs et mitrés, de Parc-lez-Louvain, de Tongerlo, d'Averbode, de Postel en Campine,

*qui portent devant eux leur grande crosse en buis,  
majestueusement comme un glaive renquis...*

Puis des moines...

*Je vous évoque ici, moines apostoliques,  
Chandeliers d'or, flambeaux de foi, porteurs de feu,  
Astres versant le jour aux siècles catholiques,  
Constructeurs éblouis de la maison de Dieu.*

*Voici les moines doux pour qui l'orgueil n'est point.  
Ils marchent sans péché ni désir véniel  
Comme en une fraîcheur de paix dominicale.*

*Voici les moines saints s'abaissant à genoux,  
Leur cœur est tel qu'un lac dans la montagne blanche.  
Voici le moine rude, ardent, terrible, amer,  
Dont la peau se lacère aux griffes des cilices.*

*Et ce convens courbé sous la soutane bise,  
Cache l'amour naïf d'un saint François d'Assise,  
Tendre, dévotieux, doux, fraternel, fervent,  
Il est le jardinier des fleurs, dans le couvent...*

Derrière eux, sur un char aiguillonné par saint Bernard, traîné par douze bœufs blancs, leur ancienne abbaye cistercienne du XII<sup>e</sup> siècle, sœurs d'Aulne, d'Afflighem, d'Orval, des Dunes et de Cambron, au cœur d'une vallée qu'on devine entourée de collines boisées, l'abbaye brabançonne de Villers, type canonique du monastère avec le cloître, la fontaine, l'église, le réfectoire, les cellules, la brasserie, et qui nous a conservé les plus précieux vestiges du style de transition romano-gothique, les derniers cintres et les premières ogives.

*Un de ces cloîtres fabuleux  
Dans des enfoncements de bois et de mystères :  
D'abord gardien sacré de morts miraculeux,  
Qui vécut ayant des rois pour donataires,  
Et des princes — vassaux de Dieu — pour protecteurs,  
Qui devinrent château, puis bourgade et village  
Et grandirent...*

C'est le chœur, c'est le jubé, c'est la grande rose mystique épanouie...

Mais le cortège ne s'arrête pas, il va, il va, et se présente, gardé par Mons et Valenciennes, le char du Hainaut, pays de riche et brillante chevalerie...

*Sur deux rangs le cortège ondoie,  
D'abord les piquiers aux pas lourds,  
Puis, sous l'étendard qu'on déploie,  
Les barons, en robe de soie,  
Avec leurs toques de velours...*

*Admirez l'armure persane  
Des Templiers craints de l'enfer  
Et, sous la longue pertuisane,  
Les archers venus de Lausanne  
Vêtus de buffle, armés de fer...*

Le duc n'est pas loin, ses bannières flottent parmi les chevaliers... Il est jeune...

Il rentre du tournoi... il se livre avec ses compagnons aux jeux et habéleries qui conviennent à son âge... Mais il aime aussi — voyez-le — et il retient dans sa société les vieillards qui lui racontent des aventures, des fables et des histoires...

C'est Robert de Constance qui l'instruit des empereurs romains, de Charlemagne, de Roland, d'Olivier, du roi Arthur; Philippe de Montjardin, dont la barbe était blanche, qui le charme par des récits de la Terre-Sainte, de la prise d'Antioche, des Arabes, des Babyloniens; et son cousin Walter de l'Écluse qui lui rapporte les récits fabuleux des Anglais, de Gormond et d'Ysembart, de Tristan et d'Yseult, de Merlin et de Mercur.

Les premiers portent des baudriers et des vêtements précieux, ceux du second rang des cottes de drap de Frise, teints de mille couleurs; les serviteurs, des habillements de toile et de laine...

Les plus nobles ont acheté aux marchands vénitiens des peaux de phénix garnies de soie, des tissus de plumes de paon bordés de pourpre, de jaune citron ou de fourrures rares...

Certains, assis à une table, font circuler dans des coupes du vin de Chypre, du vin clair et du vin épicé, du vin précieux d'Auxerre, assez blanc et assez limpide pour tromper les étrangers qui le mêlent au rouge, le prenant pour de l'eau...

Sur son destrier de parade, ayant la selle et le harnachement rouges brodés d'or, c'est le comte à la tunique jaune galonnée d'argent... Ses bragues sont écarlates et ses bottines bleues, comme le manteau.

Un page récite le fameux poème d'Hugues de Tibériade qui prépare le chevalier néophyte.

Il dit :

*Les cheveux et la barbe du visage  
Il lui fit arranger fort bien;  
C'est le droit du chevalier nouveau.  
Puis il le fit entrer dans un bain  
Et lui dit : « est ainsi que vous devez  
Sortir sans nulle souillure  
De ce bain; car la chevalerie  
Doit se baigner d'honnêteté,  
De courtoisie et de bonté  
Et se faire aimer de toutes gens.*

*Votre robe vermeille indique  
Que vous devez verser votre sang  
Pour servir et honorer Dieu,  
Et pour défendre la sainte Eglise,  
Et vos chausses de soie brune  
Doivent vous rappeler  
La mort et la terre où vous reposerez  
D'où vous êtes sorti et où vous irez.*

*Voilà ce que vous devez avoir devant les yeux.  
Ainsi vous ne tomberez pas dans l'orgueil,  
Car l'orgueil ne doit point dominer  
Dans un chevalier, ni habiter en lui.  
C'est à l'humilité qu'il doit toujours tendre...*

Ces dernières paroles s'entendent confusément... Comme dans un carrousel rapide, tout le groupe s'est mis à suivre la haquenée de la reine du combat...

D'ailleurs arrive le Tournaisis.

...Lourdement balancée, elle avance, la cathédrale Notre Dame, la seule grande basilique romane de notre pays, qui rivalise avec les plus célèbres du Rhin.

Noble image de la ville qui, enclavée française jusqu'à Charles I n'en fut pas moins, pendant les premiers temps du Moyen âge la capitale religieuse et artistique de la Flandre.

On a pu dire que ses cinq tours, plantées au centre de l'édifice semblent groupées par la rencontre de deux basiliques qui seraient fantastiquement précipitées l'une sur l'autre.



N'est-elle pas, avec son prodigieux développement, son vaisseau capable d'abriter les deux tiers de la population, sa nef haute de trente-trois mètres à quatre rangs d'arcades en plein cintre, ses piliers massifs à base romane et à chapiteaux abondamment décorés et surtout son puissant transept aux nervures rayonnantes, n'est-elle pas notre église à la fois la plus ancienne, la plus vaste, la plus purement romane, germano-normande ?

« Elle est, écrit Camille Lemonnier, le grand vaisseau de la Foi; bien des vents ont battu ses hautes mâtures; sa poupe et sa proue plongent dans les lointains d'une double mer, qui se sont immobilisés avec elles et qui, de leurs gouffres figés, ne laissent plus émerger que cette prodigieuse carène, matériel et ineffable emblème des rédemptions de l'âme naufragée parmi les houles et les écueils. »

Sous un ombrage aussi tutélaire se sont éveillés les arts en souriant et vous entendez la musette, — la vielle, — la flûte, — la lyre, — la harpe, — la timbale, — du groupe de jongleurs musiciens en tuniques longues, capuchons, justaucorps à larges manches garnies de grelots, qui l'entourent avec allégresse.

Des poètes picards, des traducteurs, des chroniqueurs se mêlent à leur marche alerte... Chrétien de Troyes, le trouvère champenois, le législateur des bienséances de la courtoisie nouvelle, le clerc romanesque à la devise chanceuse : « car tous biens viennent d'aimer », a quitté pour les rejoindre la Cour de Philippe d'Alsace, et du cœur de la Flandre, de la Cour d'amour de Winendaele, proche Thourout, aussi galante que celle d'Arras ou de Sibylle d'Anjou, il est descendu celui qui récite :

*Avait une costume ens el Tyois pais  
Que tout li grant seigneur, li conte et li marchis,  
Avoiënt entour eux gens françoise tous-dis  
Pour apprendre françois leurs filles et leurs fils.*

Trois petits chars se suivent :

Celui du comté de *Namur*, qui s'honore de Bouvignes, de Poilvache et de Montaigle;

Celui du duché de *Limbourg* et du duché de *Luxembourg* avec les terres de Laroche, de Durbuy et de la forêt de Chin; des brouillards, des bruyères, des étangs, des rivières, et des arbres...

Mais plus hautes que les plus beaux arbres, plongeant dans les plus verts pâturages du monde, plus droites que les peupliers, sous le ciel mouvant, dans les vents maritimes et les mouettes, voici les *Tours*.

Une à une, lentement, géantes, elles avancent, lançant au ciel leur cri de pierre silencieux, les *Tours*, les phares éteints de Ter-muyden, d'Oostkerke, de Lissewege et de Damme.

Place à la Flandre!

Un char ne suffit plus pour le riche pays, aussi roman que teuton, et où, du *Zwyn* à la *Cauche*, se mêlent Flamands et Wallons...

Lille passe, Douai, Béthune, Arras et c'est *Gand*, la « belle et prodigieuse cité », comme l'invoquait Dürer, qui tient de la main droite une maquette de Saint-Bavon, *Gand* la Béguine, *Gand* du Steen, *Gand* l'ouvrière populeuse, *Gand* de l'*Escaut*, que nous saluons pour la première fois, *Gand* surtout de la *Lys* et des quais l'*Ajuin-lei*, le *Lidelei*, le *Grasle*, « dont les bras l'enlacent de tous côtés, baignant maternellement ses ponts, ses îles, ses chantiers, tournoyant sur elle-même, poussant sa pointe entre les maisons, avec le ton brillant de ses voiles et le ronflement de ses écluses rudimentaires ».

*Gand* aussi du *Burg* et du donjon.

C'est lui, le *Château des Comtes*! Les puissantes assises de sa masse franco-syrienne sont baignées par les eaux de la *Liede*...; vingt-sept *tours* semi-circulaires forment l'enceinte, crénelée comme elles, qui défie le temps, indestructible... Escaliers, balcons, *tours* à échangelettes et à machicoulis, courtines...

Philippe d'Alsace donne des ordres aux archers embusqués dans les créneaux...

Et face à cette Bastille, bouclier de la cité naissante sous Baudouin, le légendaire champion du royaume de France, face au comte, — le monument du *Peuple*!

Les *Halles d'Ypres*, « plus majestueuses qu'une cathédrale,

plus belles de lignes qu'un palais vénitien, et plus ornées qu'un château des Maures d'Espagne », encore rumorantes du tumulte des foires et des caravanes, arsenal et trésorerie des métiers, gardiennes des coffres à privilèges bardés de fer, allégées par le massif de pierre du beffroi polychromé, doré, écussonné et où trône, dans une niche ajourée, la Sainte Vierge des Flandres.

Douze drapiers les portent orgueilleusement. Ils sont entourés de leurs *üsserands* à tunique rougeâtre, portant des navettes et de la laine non filée, de leurs *foulons*, dont le doyen a un manteau vert, une tunique rayée de rouge et une calotte écarlate, de leurs *teinturiers* aux ongles bleus et de leurs *tondeurs* conduisant des brebis.

Des *apprentis* portent des pièces de drap aux couleurs unies, rayées ou entremêlées et du damas sur fleur de pêcher, du damas noir et bleu brodé de fils d'or, de l'écarlate, du drap d'or et d'argent, de la brunette noire d'un drap si beau et si riche que l'usage en fut interdit aux religieux, des tapis, des couvertures de laine et des manteaux à poil.

Mais j'entends les cloches héroïques, j'entends le gros bourdon, l'âme vibrante de la West-Flandre, la voix d'airain du glorieux beffroi qui arrive, crêté de l'immense dragon d'or, forgé par des artistes byzantins, don de Baudouin de Constantinople.

C'est Bruges, Bruges qui fabrique des bottines pour couvrir les jambes des puissants seigneurs, Bruges, riche de ses grains, de ses prairies et de son port.

Voyez donc : une foule cosmopolite l'encombre aussi bigarrée que sur la place Saint-Marc de Venise. Des trafiquants lombards, aragonais et scandinaves se mêlent aux Normands, aux Espagnols, aux Languedociens...

Ils sont refoulés par une carène somptueuse, sirène d'or à la proue, qui s'incline sur leurs vagues...

Elle vient de *Damme*, la ville heureuse, au port large et au territoire fertile... Elle est chargée des produits d'Orient, de sucre, d'alun, de figues de Barbarie, de dattes d'Arabie Pétrée, de poivre, d'épices, de draps tartares, d'huile d'olive, de raisons, de cuirs de Cordoue, de tissus de la Chine et des Cyclades, de pelleteries hongroises et de graines précieuses qui donnent aux étoffes la couleur écarlate.

Le bourdon sonne.

Une barque de la Hanse, pesante des marchandises du Nord, suit le sillage.

Sentez-vous l'acre odeur des laines, du charbon et du fromage anglais, du cuir d'Irlande, du hareng fumé de Danemark et des fourrures de Suède?

Le bourdon sonne.

Les capitaines parlementent avec les riches marchands, aux vêtements précieux, à la barbe rousse, à la peau blanche.

Le bourdon sonne.

La plèbe se reforme derrière la voie des vaisseaux et dans la houle des fripiers, des corroyeurs, des potiers d'étain, des batteurs d'huile et des poissonniers, des hommes d'armes emportent un juif, portugais qui se démène...

A peu de distance, dans un groupe de poètes, Jacob Van Maerlandt, le célèbre clerc de *Damme*, né à *Zuenerkerke* près de *Blankenberghe*, le père des poètes thiois, le pathétique prophète plébéen et maître *Wilhem* qui observe les personnages du *Reinaart* de *Vos*...

Ils disparaissent en devisant.

Là-bas, à l'autre tournant, « comme un monumental têtard, au ventre renflé et à la queue effilée, à la cuirasse squameuse de crocodile, au masque, presque humain, incrusté de gros yeux et nanti de bajoues, le *Doudou*, poursuivi par saint *Georges*, se précipite et virevolte avec le giroement lourd d'une tour qui se mettrait à toupiller sur elle-même, en faisant refluer la foule sous les oscillations de sa queue formidable... ».

Mais derrière le casque de saint *Georges* et les oripeaux de la glorieuse mascarade, j'entends des trompettes et plus loin dans le soleil, sur le char de *Groninghe*, étincellent les *Eperons* d'Or...

THOMAS BRAUN.



## Silence

Debout sur le rocher abrupt comme la vigie sur l'étrave d'un navire; seul dans le vent qui par-dessus la vallée rebondit des cimes d'en face, si lointaines qu'elles semblent les confins du monde; dominant l'évasement au fond duquel coule la rivière, à trois cents mètres en contre-bas, — je suis revenu sur ce sommet de l'antique terre d'Ardenne, éboulis de pierres noires couvertes de lichen, et des fentes desquelles s'étire une graminée.

Monumental autel dressé par la nature, lavé par les pluies, fendu par la foudre, poli par le vent, disloqué par les siècles, il demeure néanmoins tel qu'il apparut il y a des millénaires, ultime convulsion de la terre en devenir.

Bloc cyclopéen, il couronne à jamais la montagne de son immobilité. C'est un haut-lieu où le cœur bat plus fort et l'esprit pense plus large; car les sommets sont prodiges de leçons pour qui sait les y prendre.

Ils enseignent avec une particulière éloquence celle du silence.

\* \* \*

Sur le pourtour de l'horizon, aussi loin que porte le regard, là où tout se confond en grisaille, des forêts. Une ligne droite, de-ci de-là mollement infléchie. Au-dessus, les masses neigeuses des nuages qui paraissent des monts Blancs. Au delà, rien pour l'œil : l'inconnu.

S'étalant sur cet arrière-plan, quelques taches sombres sur un tapis d'or : des carrés d'épicéas plaqués au milieu des moissons. De loin en loin, dans une corbeille de verdure, des reflets d'ardoise et le scintillement d'une flèche : un village.

Plus près, s'attaquant aux pentes de la montagne, une futaie de hêtres, d'aulnes et de bouleaux gagne de proche en proche en une multitude de petits dômes, et tout à coup s'arrête. Car plus haut c'était le taillis, et on l'a coupé.

Plus près encore, escaladant et dévalant le double versant, un pelé, tapissé de myrtilles étiées. Si bien que l'arête des rochers, se profilant en dents de scie sur le ciel, paraît plus impressionnante encore dans la nudité de son environnement, soulignant l'énormité de son bloc. Et c'est dans une tragique solitude que ces pierres qui ont mille et mille fois mille ans parlent et sont seules à parler. Car là-haut plus aucun bruit ne monte de la terre.

C'est le silence des choses. Le bruissement des feuilles ne parvient plus à l'oreille; la cascade qui bondit à trois kilomètres a la voix trop faible pour la faire porter si loin; le vent lui-même semble se recueillir en effleurant l'extrême sommet.

C'est le silence des êtres. L'aboi des chiens et le mugissement des troupeaux sont restés accrochés aux mille rideaux qui les interceptent; et le chant du coq ne peut se hisser de son fumier jusqu'au chemin des nues.

C'est le silence des gens. Car de toutes les voix, celle de l'homme, à la campagne, est la plus faible. On a depuis longtemps cessé de l'entendre lorsque celles des êtres et des choses se sont tuées.

De tous les silences, là-haut, celui des gens est le plus reposant.

\* \* \*

Parce qu'aucun bourdonnement n'énerve comme les discours des hommes. C'est la précieuse révélation de la solitude.

Les discours des hommes : paroles de médisance ou de calomnie ; propos fielleux ; phrases traîtresses ; iniquité et mensonge sous le manteau des périodes cadencées ; hypocrisie sous le masque de la bienveillance ou de la candeur ; malice sous les apparences de la bêtise ; bêtise enfin, indigence d'esprit et carence psychologique sous les dehors d'une volubilité qui éblouit les sots, dont le nom est légion.

Et quand ce n'est pas quelque chose de tout cela, c'est l'exercice vain parmi les plus vains : parler pour parler, parler pour dire quelque chose, fût-ce des niaiseries, tant il est vrai que pour beaucoup l'activité, l'œuvre et le rôle semblent devoir se mesurer au nombre de mots qu'ils profèrent.

Les mots ! Pouvoir magique, certes, mais combien souvent puissance maléfique des mots, truchements d'un esprit bas ou d'un cœur dégradé ! Effarant dynamisme des mots, dont chacun par lui-même n'est rien, mais qui, prononcé d'un certain ton, lancé à certain moment, lâché en certain milieu, ravage aussi bien qu'il exalte.

Domination angoissante des mots, sous la façade desquels la paresse contemporaine ne cherche plus à découvrir un sens ou une réalité, pourvu qu'ils chantent à l'oreille, plaisent à l'esprit, servent un intérêt ou flattent une passion.

Tous ces mots qui, proférés par la bouche humaine, sont le bruit spécifique de l'homme, s'entre-croisent en discordance, se heurtent, s'étreignent dans une atmosphère de bataille, partout où cohabitent des êtres « raisonnables ». Rumeur qui rampe sur la terre, tel un gaz asphyxiant, mais trop lourde pour atteindre les cimes inviolées des montagnes.

Sommets, temples du silence, sanctuaires dont les portiques ne connaissent que de rares adorateurs...

\* \* \*

Le silence, essentiellement, est l'absence de bruit, — comme le noir est l'absence de couleur. Il est norme par tout ce qu'il n'est pas ; dans notre pauvre cerveau, sa notion rejoint dans l'abîme celles du froid absolu et de l'éternité.

Le silence c'est le vide, ce vide dont la nature a horreur, mais où l'homme aime s'annihiler parfois pour y éprouver le contact de l'infini.

Il faudrait être philosophe et poète pour bien comprendre et dignement chanter le silence. Mais que dis-je ? Le silence est réfractaire à toute définition ; majesté inaccessible, il se laisse seulement deviner par certains de ses effets. On en est saisi sans pouvoir le décrire ; force est de le bénir sans chercher à le pénétrer.

Et de lui dire : Silence, je t'aime.

Je t'aime, parce qu'au sein de notre existence tumultueuse tu es la mer étale. En toi l'esprit fait relâche et se détend des préoccupations vite obsédantes de toutes les vies quotidiennes qui nous harcèlent : vie familiale, vie sociale, vie professionnelle, vie publique et surtout vie individuelle. Tu es l'auberge du relais, dont la bonne hôtesse prend en ses deux mains notre cœur trop lourd pour l'apaiser dans les rideaux du sommeil.

Je t'aime, parce qu'après l'effort et la fatigue de la route, tu es le baume sur les muscles noués ; parce que tu peux être l'oubli.

Je t'aime, toi par qui se manifeste la rare sagesse de celui qui se tait sur ce qu'il ignore ; toi, le voile dont une peu fréquente charité couvre l'ivresse de Noé.

Je t'aime davantage encore, parce que tu témoignes de la force des forts ; que tu es la citadelle où triomphe, fièrement seul, celui qui écrase sur ses lèvres les mots de colère, et broie entre ses dents les paroles de faiblesse.

Parce que tu es la suprême expression du mépris.

Silence, je t'aime — et je t'adore.

Je t'adore parce qu'en toi j'entends Dieu. Sa voix, comme Lui-même, est omniprésente. C'est pourquoi on ne la perçoit pas, comme on ne voit plus ce que l'on voit trop. Les bruits de la terre sont les parasites qui la couvrent ; délogée d'eux, elle éclate dans sa splendide énormité. Elle éclate et ravit plus qu'aucun son terrestre, parce qu'au lieu de passer par l'oreille pour émouvoir une sensibilité ou courber une intelligence, elle saisit l'âme directement et tout entière ; et sur les hauteurs où elle parle le mieux, elle rapproche doublement du Très-Haut.

Après sommets de Chabry, merci de m'avoir affirmé dans le culte du Silence frère de la nuit, et comme elle enfant du mystère, — voix de Dieu.

CH. DU BUS DE WARNAFFE.



## Le centenaire de Mistral

Mistral, poète catholique.

Dans la littérature du XIX<sup>e</sup> siècle, les grands poètes de l'école provençale ont ouvert les premiers, bien avant le Verlaine de *Sagesse*, la large voie du vrai lyrisme religieux. Les romantiques, quand ils ne furent pas des négateurs inaugurant le blasphème froid, comme Vigny, en attendant le blasphème bouillant de Richepin, n'avaient été qu'évasivement chrétiens. Lamartine avoua un jour qu'il adorait de loin et qu'il ne goûtait que peu ce qu'il appelait, en un singulier langage, les délices mystiques de la sacristie, et qui signifiait sans doute les sacrements. Son prêtre, Jocelyn, était si peu au courant de sa théologie malgré ses années de séminaire, qu'il était tout à fait fermé à la notion même de la présence réelle.

*Sur cet autel de pleurs un noir morceau de pain  
Fut l'image du Dieu que lui rompit ma main.  
Une coupe de bois fut le divin calice  
Où le vin figura le sang du sacrifice...*

Du chrétien, Lamartine avait certes le cœur, la magnanimité, la fidélité aux morts, la naturelle tendance à pardonner, mais non pas l'inestimable trésor dogmatique qui donne à tout cela sa base et son poids. Son lyrisme religieux à l'occasion, fut magnifique, mais trop exclusivement oratoire, beaucoup plus proche du beau discours que de l'intime épanchement avec un Dieu non seulement présent, mais tout proche, et donc à cent lieues de l'Imitation et des parfaits élans d'un saint Jean de la Croix.

Comme, d'ailleurs, Aubanel et Roumanille, autres grands poètes de Provence, Mistral fut tout autre. Et, si sa pratique ne fut pas absolument ce que le très saint pape Pie X, qui l'aimait fort, eût désiré, il a bel et bien été, vingt ans avant *Sagesse* de Verlaine, un poète très authentiquement catholique, tous dogmes compris, particulièrement celui de l'Immaculée Conception, aussitôt après que Pie IX l'eut proclamé.

La preuve en est dans *Mireille*, sa première œuvre. Voyez l'emblème, à l'occasion de ce poème, quelle distance le sépare de Chateaubriand, chrétien honoraire, en qui le penchant païen et le penchant catholique bataillaient dans des conditions si bizarres. Vous rappelez-vous l'incroyable début des *Martyrs*, l'invocation la muse du mont Thabor, produit de son imagination peu spontanément dévote, et l'apostrophe à la vierge païenne du Pinde? l'étrange entrée en matière!

*Viens, Muse des mensonges, viens lutter avec la muse des vérités!*

C'était là un vieux ressouvenir assez postiche, du *Paradis perdu* de Milton :

*hante, céleste Muse, la première désobéissance de l'homme...*

Un poète, hautement chrétien, eût trouvé autre chose. Mistral, lui, qui pourtant avait un sens si profond des indéniabilités de l'antique mythologie, laissa là la Muse, et, au moment de chanter les chastes amours de deux enfants de la campagne provençale, invoqua bien plus opportunément l'assistance et l'inspiration de l'Homme-Dieu, né parmi les petits.

*Toi, Seigneur-Dieu de ma patrie, qui naquis parmi les bergers,  
flamme mes paroles et donne-moi du souffle.*

*Mireille*, son idylle épique, n'est pas, à proprement parler, un monument d'art chrétien au même titre que la *Divine comédie*, *Jérusalem délivrée* ou la *Messiaie*. Mais l'idée chrétienne y est tout le temps infuse, ou peu s'en faut. Et c'est sur une sublime

apothéose des saintes Marie de la mer que s'achève le chef-d'œuvre. Voilà précisément d'où vient l'incontestable supériorité de *Mireille* sur le poème, pourtant ravissant, de Goethe : *Hermann et Dorothee*.

Cette même idée a pareillement donné tout leur lustre aux plus beaux poèmes du lyrique recueil des *Iles d'or*, par exemple, à la candide merveille bien connue : la *Communion des Saints*.

*Elle descendait, en baissant les yeux, l'escalier de Saint-Trophime.  
C'était à l'entrée de la nuit. On éteignait les cierges des Vêpres,  
Les Saints de pierre du portail, comme elle passait, la bénirent,  
et de l'église à sa maison avec les yeux l'accompagnèrent.*

La principale grandeur du glorieux poème qui s'intitule la *Fin du Moissonneur* vient aussi de là. Dieu sait, et nous aussi, si le vieillard de Tarente dans les *Géorgiques*, de Virgile, est une célicieuse chose. Mais ici, dans cet épisode du vieux paysan mourant sous la voûte du ciel bleu, frappé par la faucille d'un jeune moissonneur qui ne l'a pas aperçu dans le fouillis d'or des blés, il y a toute la beauté de l'art antique, avec, comme disait Sainte-Beuve, à propos d'*Athalie* « le vrai Dieu est plus », et aussi avec saint Jean, *saint Jean d'été*, patron des moissonneurs, père des pauvres gens. Le moyen à ce a cru que le poète des *Géorgiques* avait entrevu la divine lumière qui nous éclaire depuis dix-neuf cent trente ans Volontiers, je le croirais aussi, pour mon compte; mais cette même lumière, Mistral, lui, comme vous, comme moi, l'a vue. Son œuvre en est tout ensoleillée.

Et puis, dans les poèmes religieux de Mistral, David chante tout bas, ou parfois très haut, avec toutes les cigales de Maillane.

Non, il n'y avait qu'un poète de bonne souche chrétienne et bercé par une mère chrétienne, pour faire retentir à travers le vaste monde des accents aussi grands, aussi émouvants, que les dernières paroles du vieux moissonneur mourant :

*Là-haut, dans nos montagnes, ma pauvre famille doit attendre  
les sous que chaque année je lui portais... Mais maintenant, à la  
Noël, ils souperont sans moi. O monseigneur saint Jean, veillez  
sur ma fille, consolez ma chère femme, élevez mon fils.*

*Si parfois j'ai murmuré, pardonnez-moi! La faucille, lorsqu'elle  
rencontre un caillou, crie elle aussi. O monseigneur saint Jean,  
saint Jean, l'ami de Dieu, patron des moissonneurs, père des pauvres  
gens, dans votre Paradis souvenez-vous de moi!*

*Et le vieillard se tut; ses yeux étaient toujours fixes, mais son  
corps avait blanchi comme du marbre. Et, muets, les moissonneurs,  
la faucille à la main, s'étaient remis à moissonner en toute hâte,  
car un mistral de flamme secouait les épis.*

Voilà ce qu'écrivait, en juillet 1853, sous la dictée de l'Esprit-Saint, et de son génie, un *altissimo poeta*, digne héritier de l'autre, — un *altissimo poeta* qui n'avait pas encore vingt-trois ans.

Mais dans les *Iles d'or* il y a encore bien autre chose, — bien autre chose dont on ne parle guère et que des tas de gens, soi-disant informés de ce qui est mistralien, n'ont jamais lu. Ce sont les *Cantiques* de l'édition originale de ce chef-d'œuvre. Cette édition diffère grandement des suivantes qui ne contiennent pas ces pièces capitales. C'est tout particulièrement dans les neuf pièces religieuses de cette première édition, de 1874, qu'on peut le mieux apprécier l'inspiration chrétienne de Mistral.

La première de ces pièces, c'est l'*Anounciade* (l'*Annonciation*) paraphrase provençale de l'évangile de saint Luc, mais paraphrase plus du tout à la façon de Malherbe. Je veux dire par là que Mistral, n'a pas jugé à propos de corser d'éloquence le divin texte. Il lui a laissé toute son expressive simplicité, en y ajoutant seulement, sans que cela fasse jamais disparate, le pittoresque, si spécia de son cru, et si pareil, dit-on, au pittoresque palestinien. C'est un beau panneau de primitif et, quoique le morceau soit intensément méridional, il ressemble fort à ce que les peintres flamands du



bon vieux temps ont fait de mieux. On aime cette parenté imprévue et charmante. On se délecte à voir cousinier Mistral et le maître de Flémalle. Toute âme catholique est toujours à très peu de chose près pareille à n'importe quelle autre âme catholique. En sorte que toutes semblent être nées au même lieu ou fréquenter le même sanctuaire : *Ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum.*

*La santo Vierge Mario  
Prègo Dièu dins soun chambroun;  
Vèn sus elo un rai que briho  
A través dou fenestroun...*

*La sainte Vierge Marie prie Dieu dans sa chambre; sur elle brille un rayon à travers l'étroite fenêtre.*

Voilà, à mon sens, la véritable inspiration chrétienne, celle qui suit tout bonnement la pente du cœur et ne s'embarasse pas de pathétique. Ronsard l'avait très heureusement exploitée, tout comme le Villon de la *Ballade à Notre-Dame*, — quand il écrivit ses fameuses *Litanies des pères de famille* à saint Blaise. Pour célébrer ou prier Dieu, c'est le langage de tous les jours et de tout le monde qui convient le mieux. C'est la gloire des poètes catholiques d'aujourd'hui d'avoir compris cela.

Mistral l'avait compris bien avant eux, vingt ans avant *Sagesse*, près de soixante ans avant le *Miroir de Jésus*. Sa poésie religieuse a pris physionomie de prière, de cantique populaire, ou de litanie. Elle dit les choses telles qu'elles montent du cœur aux lèvres du poète chrétien, avec les traditionnels *ora pro nobis — te rogamus, audi nos — libera nos, Domine.*

*O Rèino bello  
De la capèllo  
De Roumigié,  
O Nosto-Damo  
Sauvas nosto amo  
De tout dangié.*

*O belle reine de la chapelle de Romigier, ô Notre-Dame, sauve<sup>z</sup> notre âme de tout danger...*

Cette poésie religieuse, à l'occasion, traduit tout simplement et mot à mot le latin des prières consacrées. En sorte que quinze millions de Français habitant le pays à dialecte d'oc ont la délicieuse ressource de pouvoir prier en trois langues : celle de l'Eglise, celle de l'Ile-de-France et celle de ce que Malherbe appelait le pays d'*adissias*. Je sais, pour ma part, des catholiques méridionaux qui disent leur *Pater* tout aussi bien dans la traduction provençale parfaite qu'en a donnée Mistral que dans la version latine ou française :

*Que toun noum se santifique,  
Paire que sies dins lou Cèu;  
Que toun règne pacifique  
Sus la terro vèngue lèu...*

Mais la plus haute expression de la pensée religieuse de Mistral se trouve sans doute dans les *Olivades*, d'abord au fronton de l'œuvre, puis dans le poème dédié à l'Immaculée Conception.

Au fronton de l'œuvre, on lit un magnifique quatrain de dédicace à Dieu. Ce quatrain est d'un symbolisme particulièrement riche. Mistral y évoque — d'où le titre du livre — la dernière récolte de l'année provençale : celle des olives. Or, lui aussi, comme l'année à ce moment de l'olivaison, commence de voir sa fin toute proche. Alors, il faut qu'en hâte, comme le paysan de Provence, il assemble ses olives, à lui, autrement dit ses derniers poèmes.

De ces dernières olives, lui aussi fera jaillir l'huile, mais pour la verser dans la lampe qui éclaire le tabernacle.

*Le vent qui devient froid et la mer qui déjerle, tout me dit que l'hiver est arrivé pour moi, et qu'il faut, sans retard, amassant mes olives, en offrir l'huile vierge à l'aïeul du bon Dieu.*

L'ode *A l'Immaculée Conception* devait servir de préface à un recueil de traductions de la bulle sur l'Immaculée Conception dans tous les idiomes de France. C'était une grande page catholique et romaine, le développement saintement enivré du dernier des mystères joyeux du Rosaire : le couronnement de Marie. Le dogme y était affirmé d'un cœur tendrement et respectueusement filial et sur un mode de lyrisme jusqu'à ce jour inconnu dans toute l'histoire de la poésie française.

*De ta couronne virginal hier enfin, unanime, l'Eglise a voulu dévoiler le diamant le plus beau; et le grand-prêtre du Très-Haut, celui qui tient l'anneau de Pierre a fait sur nos ténèbres resplendir le flambeau, te proclamant immaculée comme la neige amoncelée qui se fond en rivière au lever du soleil.*

Enfin, après presque quatre siècles d'éclipse, la Vierge retrouvait sa place dans le lyrisme français. De très grands poètes semblaient avoir oublié jusqu'à son nom. Il y avait l'Eglise et la piété universelle pour la dédommager de ce long déni de justice. Aujourd'hui, à la suite du grand Provençal, elle est devenue le thème très cher des meilleurs poètes de langue française.

En vérité, il était temps.

JOSÉ VINCENT.

## Au lendemain du XVI<sup>e</sup> Congrès communiste

Fixé d'abord au 15 juin 1930, le XVI<sup>e</sup> Congrès du parti communiste russe s'ouvrit finalement dix jours plus tard, après des préparatifs laborieux. Afin d'éviter toute surprise et de tenir l'assemblée en mains, les autorités ont déployé des forces armées considérables; à l'entrée du local réservé aux séances du Congrès un triple cordon de troupes filtrait soigneusement les arrivants et nul ne pénétrait dans l'enceinte sans avoir justifié de son identité. Des épurations successives avaient d'ailleurs permis, au cours des dernières semaines précédant l'ouverture de l'assemblée, d'éliminer tous les éléments douteux ou tièdes.

Deux années et demie se sont écoulées depuis le Congrès précédent. C'est là un intervalle inusité, car il y eut un temps où les assises du parti communiste se tenaient annuellement et même plus souvent (en moins de treize ans il y eut quinze congrès); depuis quelques années les congrès sont devenus de plus en plus rares et incolores; il est vrai qu'au sein du parti communiste les chefs ne tolèrent plus aucune divergence, encore moins l'existence de fractions ou de groupes. « Le parti communiste doit être un monolithe! » telle est la devise qui est encore toujours en vogue. On comprend dès lors que les chefs communistes soient peu désireux de réunir fréquemment les délégués du parti, car c'est à l'occasion de pareilles assemblées que les oppositions se font jour et que les fractions se fortifient. La réunion d'un congrès en ce moment paraissait d'autant moins opportune que les excès commis au cours des derniers mois par les délégués communistes chargés de procéder aux confiscations de terres et aux expulsions de paysans ainsi que les hésitations et les volte-faces des dirigeants qui n'ont pas hésité à désavouer leurs collaborateurs les plus fidèles par esprit d'opportunisme ont créé un sérieux mécontentement parmi les communistes eux-mêmes et ont fortifié l'opposition des modérés de droite.

Quoique le moment fût mal choisi, le résultat des délibérations du Congrès était néanmoins connu d'avance. En effet, les assem-



blées du parti communiste se déroulent suivant un programme soigneusement établi; les délégués sont triés sur le volet et d'ailleurs choisis par le pouvoir central. Les discours se succèdent conformément à un ordre du jour dressé par les grands chefs communistes qui tiennent en mains tous les fils de ce jeu de marionnettes. Cette assemblée ne rappelle d'ailleurs en rien un parlement comme nous le concevons dans nos pays: siégeant pendant un laps de temps très court, elle se compose d'un gros millier de délégués venus des régions les plus diverses de l'immense Russie et qui n'ont pris entre eux aucun contact préalable de sorte qu'ils présentent une masse inorganisée et ce d'autant plus que la formation de groupes n'est pas tolérée officiellement. N'ayant pas la possibilité d'échanger utilement leurs idées en si peu de temps, ces représentants forment plutôt une cohue rappelant les vieilles assemblées germaniques. Les délégués ne représentent nullement l'opinion du pays: ce sont plutôt des fonctionnaires d'opinion communiste, désignés par le pouvoir central et convoqués pour recevoir des directives collectives. Devant cette assemblée ainsi composée, le bureau donne connaissance d'un rapport prodigieusement long et touffu dont la lecture lors du dernier Congrès n'a pas pris moins de sept heures! Les délégués n'ont d'autre alternative que d'approuver ou de rejeter le rapport en bloc, car comment trouver le moyen — en admettant même qu'un délégué soit assez fortement trempé pour braver les représailles immédiates qui frappent les opposants trop bavards — de faire la critique du rapport, de présenter un programme différent de celui qui est proposé par le bureau et de le défendre au milieu du tumulte soulevé par cette initiative insolite? Pour entreprendre cette tâche il faudrait être un héros et avoir un « coffre » solide afin de se faire écouter par une assemblée houleuse composée d'un gros millier de rustres dont l'énorme majorité, asservie aux maîtres de l'heure, couvre immédiatement de huées, de rires, que les comptes rendus officiels, qualifiés d'« homériques », toute proposition non entièrement conforme à la pure orthodoxie staliniste, tandis que les interventions des membres du bureau sont ponctuées d'applaudissements assourdissants. Vouloir soumettre à pareille assemblée un programme divergent serait évidemment une tentative vouée à un échec certain et qui entraînerait pour son auteur des conséquences désagréables. Une foule semblable ne peut rien faire d'autre que d'approuver à l'unanimité — ou à une majorité écrasante — le rapport officiel qui lui est présenté. Tant que le pouvoir appartiendra à Staline, l'assemblée le suivra aveuglement, tout comme elle suivra demain son successeur que des intrigues habiles auront porté au pinacle.

Théoriquement, les décisions prises par le Congrès communiste n'ont pas force de loi; on s'accorde cependant de plus en plus à considérer cette assemblée comme le véritable organe délibérant du pays; en effet, en dehors du parti communiste il n'existe pas de partis organisés. Seuls les communistes disposent du pouvoir et siègent dans les différents conseils soviétiques; de cette manière les résolutions prises par le Congrès sont de véritables anticipations des dispositions légales qui seront prises par les organismes soviétiques officiels.

Quoique le résultat des délibérations fût connu d'avance, Staline n'en a pas moins éprouvé de sérieuses inquiétudes, car le XVI<sup>e</sup> Congrès s'est ouvert dans des circonstances particulièrement difficiles. A plusieurs reprises le régime soviétique a côtoyé l'abîme, mais il a chaque fois pu éviter la culbute grâce à un prodigieux redressement: ce fut le cas lors des offensives blanches, plus tard au moment de la grande famine de 1922 et lors de la débâcle financière. En réalité, la situation est aujourd'hui plus grave qu'elle ne le fut lorsque Lenine décida de renoncer au communisme extrémiste pour pratiquer une politique économique moins radicale, la Nep. Malgré les violences, les pillages et les exécutions de la première période de la révolution communiste, l'économie russe n'avait été atteinte qu'assez superficiellement: le paysan, qui forme l'armature sociale du pays, ne s'en était que peu senti et la physiologie du village russe n'avait pas été altérée profondément. La structure de l'économie paysanne, considérée en son ensemble, était demeurée intacte. Aujourd'hui, au contraire, Staline, renonçant à toute évolution vers un régime bourgeois, revient aux formes aigües du communisme d'autrefois et s'efforce, au moyen de mesures draconiennes, de bouleverser les bases mêmes de l'organisation sociale du pays. Son programme peut se résumer comme suit: confiscation et collectivisation forcée des terres, industrialisation à outrance du pays, déchristianisation rapide des masses.

Dans le domaine industriel, le gouvernement soviétique voudrait rendre la Russie indépendante de l'étranger et adapter son outillage, en forçant les étapes, au niveau des grandes pays industriels. Ils rêvent d'« américaniser » le pays et de créer un prolétariat ouvrier. Pour réaliser ce rêve ils ont établi un plan gigantesque, le fameux « plan quinquennal » qui doit être réalisé de 1927 à 1932. Les objectifs à atteindre paraissent aussi chimériques que grandioses lorsqu'on considère l'état économique actuel du pays des Soviets: l'exécution du plan exigera une dépense évaluée à plus de dix milliards de roubles qui permettra, selon les théoriciens soviétiques, de doubler la production et d'abaisser de 25 % les frais de production tout en augmentant les salaires et en donnant du travail à une main-d'œuvre abondante, aujourd'hui réduite au chômage. Jusqu'à présent, par suite de la pénurie de techniciens, de l'indiscipline qui règne dans les usines et des abus d'une bureaucratie paperassière, les résultats n'ont pas répondu aux prévisions et le plan paraît sérieusement compromis.

Pour pouvoir réaliser ce plan quinquennal, les Soviets devraient au préalable parvenir à relever la production agricole, car ce problème domine toute la vie économique russe.

Afin de résoudre ce problème angoissant, le gouvernement soviétique a pratiqué à l'égard des paysans une véritable politique de bascule, adoptant tour à tour la manière forte et des méthodes plus conciliantes; il a d'abord voulu les réduire en procédant à des réquisitions et, en cas de résistance, à des arrestations, ce qui a provoqué parmi la classe paysanne l'inquiétude, le mécontentement, l'hostilité contre les villes avec la conséquence immédiate de la réduction de la surface cultivée: le résultat atteint était donc diamétralement opposé à celui qui était escompté. Dans la suite, le gouvernement a renoncé aux mesures violentes et s'est efforcé d'augmenter l'aisance des paysans en relevant le prix du blé et en permettant aux exploitations individuelles de se développer en louant des terres et en embauchant des ouvriers agricoles. Grâce à ces mesures, la condition des paysans ne tarda pas à s'améliorer; le rétablissement du petit commerce privé permit en outre aux cultivateurs d'écouler leur blé à un prix plus rémunérateur.

Mais l'opposition extrémiste de gauche, s'appuyant sur la masse des paysans pauvres, critiqua violemment la faiblesse du gouvernement qui se vit bientôt forcé de recourir à d'autres moyens pour rétablir sa situation compromise. Il faut ajouter, d'ailleurs, que le gouvernement lui-même, impatient de voir se réaliser le plan quinquennal, estimait que le relèvement agricole s'effectuait suivant un rythme trop lent et que, si on voulait obtenir des résultats immédiats et décisifs, il fallait recourir aux remèdes violents, au risque de porter la crise à son paroxysme.

Les Soviets se trouvent actuellement en face d'un déficit chronique de la production de blé; loin de pouvoir exporter du blé, comme au temps du régime tsariste, lorsque la Russie alimentait une partie de l'Europe, il faut actuellement en importer afin d'éviter la famine au moment critique de la soudure des deux récoltes. Ce déficit provient partiellement de l'accroissement continu de la population, surtout de la population urbaine, mais la cause initiale et profonde doit être recherchée dans la révolution elle-même qui a supprimé les grands domaines et provoqué le morcellement des terres. Or, seuls les grands domaines disposaient de moyens de culture modernes et pouvaient contribuer à l'exportation grâce à de gros excédents de blé. Aujourd'hui le paysan dispose d'un lopin de terre qui assure à peine la subsistance de sa famille, car les moyens rudimentaires dont il dispose ne permettent qu'un rendement médiocre.

L'absence de stocks de blé exportables trouble toute l'économie du pays, car l'équipement industriel prévu par le plan quinquennal ne peut être poursuivi qu'en achetant à l'étranger des machines et même certaines matières premières. Ces achats doivent être payés en devises étrangères; comment le gouvernement soviétique pourrait-il se procurer ces devises si ce n'est au moyen d'exportations que seule l'agriculture peut fournir en quantités considérables, car en dehors des produits du sol et de certaines matières premières la Russie n'exporte rien.

En outre, si la production agricole n'atteint pas un niveau élevé, l'industrie russe, en admettant même qu'on puisse trouver dans le pays les ressources nécessaires pour l'équiper convenablement, serait vouée en tout cas à la faillite, car la population agricole, qui forme 85 % de l'ensemble des habitants, constitue son principal débouché: la vente des produits fabriqués est fonction du pouvoir d'achat de la classe paysanne.



Tout le problème se ramène donc à pouvoir produire une quantité de blé telle qu'après avoir pourvu à la consommation indigène, un excédent considérable de céréales puisse être exporté afin de pouvoir moderniser l'outillage industriel et fournir aux paysans les ressources nécessaires qui leur permettront d'acheter les articles fabriqués par l'industrie russe, sans quoi cette dernière travaillerait dans le vide.

Le gouvernement a cru pouvoir obtenir le relèvement de la production agricole en remplaçant les grandes exploitations supprimées par la Révolution par d'autres grandes exploitations qui auraient la forme collective. En instaurant cette nouvelle politique, les communistes n'ont pas eu en vue de réaliser des théories qui leur sont chères, mais uniquement d'intensifier la production. Ils ont voulu remplacer les petites exploitations privées ne disposant que d'un outillage arriéré par de vastes exploitations unifiées, couvrant plusieurs milliers d'hectares, bien outillées en machines agricoles et capables d'une production massive.

Cette opération devait également être réalisée en cinq années; elle comportait nécessairement la plus odieuse spoliation et l'expulsion de milliers de paysans aisés, car il va de soi que les cas d'abandon volontaire de biens en faveur de la collectivité ont été plutôt rares. La collectivisation s'est opérée plus rapidement que les autorités ne l'avaient prévu grâce à la contrainte la plus odieuse exercée par les pouvoirs locaux et par les brigades communistes expédiées spécialement de Moscou en vue de l'exécution des décrets. Sous la menace d'arrestation, d'exil en Sibérie ou en Russie septentrionale, ou même d'exécution immédiate, les paysans riches ont dû abandonner tout ce qu'ils possédaient : terres, bétail, instruments aratoires, et devenir membres d'une exploitation collective. Les récalcitrants ont été expulsés ou mis à mort; dans de nombreuses régions, la classe des paysans riches a été véritablement supprimée.

L'œuvre de violence étant accomplie, tout le travail positif restait à réaliser. Il fallait organiser le travail dans ces immenses exploitations collectives; assigner à chacun sa tâche, pourvoir à la fourniture des semences et à la répartition des instruments aratoires. Un flot de décrets et de circulaires se répandit sur les campagnes. Prompts à détruire, les Soviétiques sont incapables d'éduquer. En quelques mois le village russe a été plongé dans le chaos et pour l'automne une nouvelle famine menace la Russie.

Le mécontentement provoqué par ces mesures barbares qui jettent sur les routes, sans ressources, presque sans vivres, des milliers de paysans et leurs familles, a gagné de larges couches de la population. Staline s'est même vu forcé de publier de nouvelles circulaires qui enjoignent aux autorités locales de renoncer à la contrainte et d'obtenir l'organisation d'exploitations collectives par la voie de la persuasion. Mais il est trop tard : le mal est fait. D'ailleurs, les brigades communistes volantes, se sentant secrètement soutenues par l'autorité centrale, se soucient peu de ces nouvelles directives et continuent leurs violences à l'égard des paysans riches, les « koulaks », qu'ils ont juré d'exterminer. Les circulaires récentes de Staline ont eu pour effet cependant d'apprendre aux paysans, embrigadés de force dans les exploitations collectives, qu'officiellement la contrainte était interdite; ils en ont conclu qu'ils étaient libres et n'ont pas tardé à désertier en masse, provoquant la dislocation de tout le système dont on attendait de si mirifiques résultats.

Malgré les échecs subis par Staline dans tous les domaines — sauf dans la lutte antireligieuse (1) — le Congrès a unanimement approuvé le rapport-programme du dictateur dont le discours fut haché d'applaudissements. Personne n'a osé se livrer à des attaques directes et les plus audacieux se sont contentés de critiques de détail. L'opposition de droite, qui paraissait très remuante à la veille du Congrès et désapprouvait hautement les violences commises au cours de la campagne de collectivisation ainsi que les hésitations des dirigeants, n'a fait entendre sa voix dans l'assemblée que pour exprimer son repentir de la manière la plus servile et pour formuler des promesses de soumission qui ont été accueillies par les quolibets de la majorité.

(1) D'après les déclarations faites en juillet 1930 par l'évêque Seraphin, qui a quitté la Russie tout récemment, à un collaborateur d'un journal russe paraissant à Berlin, la fermeture des églises se poursuit suivant un rythme accéléré. Sur tout le territoire plus de mille édifices du culte furent supprimés en 1928. Au cours des seuls mois d'octobre, novembre et décembre 1929, 980 églises furent fermées. Au début de 1930, 287 églises sur 675 restaient ouvertes à Moscou; d'après les projets, tous les sanctuaires seront désaffectés à la fin de 1932.

Le Congrès a révélé que le parti communiste, pris dans son ensemble, est un instrument docile entre les mains de Staline dont la situation politique n'a jamais paru aussi solide. De plus en plus, cet homme se révèle comme le maître de la Russie actuelle. Suivant un phénomène que l'histoire des révolutions a enregistré fréquemment, l'autorité, au cours des années, s'est concentrée de plus en plus pour reposer finalement sur un seul individu. Le pouvoir, confié d'abord au Conseil des Commissaires du peuple a été transféré ensuite au Bureau politique et plus tard au triumvirat composé de Trotzky, Zinovief et Kamenef. Aujourd'hui, Staline, après avoir éliminé tous ses rivaux et sacrifié tous les hommes d'initiative pour favoriser uniquement ses créatures, règne par la terreur; ses espions pénètrent partout; une parole imprudente suffit pour provoquer la disgrâce des chefs les plus haut placés qui vivent dans un état d'inquiétude incessante.

Un des anciens collaborateurs immédiats de Staline, Bajanof, a décrit le dictateur : « Immuablement vêtu avec sobriété, menant dans deux petites chambres du Kremlin avec sa femme et ses enfants une vie austère; taciturne par nature et par méthode pour dissimuler son ignorance et s'environner d'un prestige de mystère; ne s'irritant, ni n'élevant jamais la voix; ne lisant et n'étudiant jamais; pratiquant avec une maîtrise orientale l'art de la dissimulation; ignorant tout de l'étranger dont il ne parle aucune langue; calfeutré dans l'atmosphère du parti; ne songeant et ne veillant qu'aux désignations de personnes lui permettant de manœuvrer à sa guise les congrès; sachant aux réunions flairer et dégager, toujours en peu de mots, le sentiment de la majorité; animé d'une seule préoccupation : conserver le pouvoir dictatorial qui lui est échu (1). »

Tel est l'homme qui règne aujourd'hui en maître incontesté sur « la sixième partie du monde ».

Malgré les succès d'assemblées recueillis par Staline au Congrès communiste, on ne peut nier que la situation générale se soit fortement empirée au cours des derniers mois. En dehors des hauts fonctionnaires soviétiques, la population des villes souffre de privations; menacés de spoliation, les paysans ont abattu le bétail en masse et la viande devient introuvable; les queues devant les coopératives et les boutiques s'allongent, tandis que les rations journalières diminuent. Mais cette crise alimentaire constitue pour le régime une garantie de longévité, car la recherche du pain quotidien est devenue une préoccupation si absorbante qu'elle étouffe toutes les autres; nul ne songe à organiser une résistance sérieuse; les révoltes de paysans exaspérés par la confiscation demeurent sporadiques et sans lendemain. D'ailleurs, aucun autre régime n'est à même, en ce moment, de remplacer le régime actuel qui a provoqué le vide autour de lui.

Néanmoins la désertion de nombreux fonctionnaires soviétiques — on en compte déjà plus de deux cents parmi lesquels il faut ranger des communistes de vieille roche — qui refusent, après avoir accompli des missions diplomatiques ou autres à l'étranger, de retourner en Russie, constitue un phénomène significatif qui prouve que beaucoup de communistes estiment que le régime soviétique est ébranlé et qu'il est prudent de quitter le navire avant le naufrage...

XAVIER RYCKMANS.

(1) JACQUES LYON : *La Crise en Russie soviétique*.

## CATHOLIQUES BELGES

abonnez-vous à

La revue catholique

des idées et des faits



# Les idées et les faits

## Chronique des idées

### Au Congrès d'Education familiale

Il me reste à signaler dans les travaux des dernières Sections du Congrès, tenu à Liège, au début d'août, quelques études trop intéressantes pour être négligées dans cette Revue. Je m'en veux d'ailleurs exprimer que la quintessence par l'analyse de deux rapports généraux, celui de M<sup>lle</sup> Marc Evrard, professeur à l'École secondaire et normale de Loele (Suisse) et celui de M. Monsaingeon, président de la Ligue des familles nombreuses de France.

M<sup>lle</sup> Evrard embrasse dans son rapport un vaste sujet : l'orientation de l'enseignement des divers degrés vers la préparation de la jeunesse à sa future mission éducatrice dans la famille. Elle ne répète pas tout à fait Sieyès : Qu'est-ce que jusqu'à présent l'éducation familiale dans l'enseignement ? Rien. — Que doit-elle y être désormais ? Tout. Mais elle va très loin.

Le point de départ est carrément absolu : « Durant des siècles, l'enseignement fut basé sur une théorie sans fondement et n'eut guère de profit ; depuis qu'on applique les déductions de la psychologie expérimentale, les progrès scolaires sont patents. »

J'aimerais mieux dire que l'empirisme a longtemps régné dans ce domaine et qu'aujourd'hui la science le contrôle, le redresse, le vivifie. J'ajoute que les éducateurs et les éducatrices n'ont pas attendu les tests et les psychogrammes de l'école moderne pour élever de fortes générations, mais j'accorde aux novateurs que la chaire des traditions une fois rompue, l'autorité s'étant abaissée jusqu'à l'abdication, il est nécessaire de remonter aux principes pour refaire une tradition et qu'il est souverainement sage de l'asseoir sur les fondements de la science. Est-ce que la formation physique, intellectuelle et morale ainsi restaurée sera plus féconde en hommes de valeur que l'ancienne méthode de nos aïeux ?

L'avenir le dira. Le présent même atteste déjà d'indiscutables progrès dans l'important département de la rééducation des anormaux, qui pullulent à notre époque. Car tel est le déséquilibre contemporain qu'il a bien fallu, pour essayer de le rétablir, faire appel à la science. Notre société malade a suscité la psychiatrie. C'est le progrès de la maladie qui, pour bonne part, active le progrès médical.

La réforme esquissée par M<sup>lle</sup> Evrard s'échelonne sur plusieurs étapes. Toute la question revenant à la nécessité de créer des *éducateurs qualifiés* — tout comme l'industrie a besoin d'*ouvriers qualifiés* — elle réclame, à cet effet, le concours de l'opinion publique, de l'école normale, de l'école primaire, de l'enseignement post-scolaire, des écoles moyennes, techniques et supérieures, enfin, des universités. L'estimable réformatrice demande presque tout, dans l'espoir, j'imagine, d'obtenir quelque chose.

L'*opinion* est la reine du monde, l'avoir pour soi est la chance suprême. L'essentiel, ici, est de vulgariser par tous moyens les données capitales de l'éducation méthodique dans les milieux populaires où l'ignorance des jeunes mariés est navrante, où l'égoïsme parfois inconsciemment féroce des mères leur font sacrifier la vie même de leurs bébés à leur soif de plaisirs.

L'*école normale* est une pépinière d'éducateurs. Il faut donc commencer par gagner à l'idéal nouveau les futurs instituteurs et les futures institutrices. Comment pourraient-ils un jour, sans une forte initiation théorique et pratique à la puériculture, à la psychologie de la pré-enfance, à l'art éducatif du bébé, introduire dans leurs classes la préparation paternelle et maternelle de leurs élèves ? Normaliens des deux sexes feront l'apprentissage des jonts éducatifs, les confectionneront eux-mêmes, feront jouer des bambins à l'école d'application, fréquenteront une section de pédagogie familiale scientifique et pratique, en vue d'ajouter à leur diplôme le brevet d'agents sociaux de propagande éducative.

On répondra à M<sup>lle</sup> Evrard que nos programmes d'écoles normales sont effroyablement chargés ; mais nous avons annexé à plusieurs Écoles normales des facultés de Pédagogie où les jeunes instituteurs peuvent puiser la science et s'initier à la pratique.

A l'*école primaire* est dévolue une tâche qui me paraît infiniment délicate : « éveiller, au fond du subconscient, la *vocation parentale*, en répondant à l'instinct maternel, lorsqu'il s'éveille, au sens de la paternité chez ceux qui le ressentent. Remédions à la lacune inouïe de toutes les écoles qui ignorent le *petit enfant* et ce qui le concerne, la destination de millions de parents futurs, le mariage, le mystère de la génération, les devoirs vis-à-vis de l'enfant à naître, les soins qui lui sont dus. Cependant, quels puissants centres d'intérêt dont l'enthousiasme ne faiblit jamais ! »

Le bébésisme hévétique a des mystères que notre mentalité ne pénètre pas. Mais M. Monsaingeon, dans la même section, a mis au point cette grave question de l'initiation, jamais collective, exclusivement réservée aux parents, avec l'infaillible justesse d'un robuste bon sens.

Que la poupée soit objet d'enseignement : c'est parfait. Elle fournit innocemment la première amorce de la formation de l'instinct maternel. Mais il y a mieux encore : l'introduction dans la classe des petits d'un bébé d'un an est, paraît-il, une fête sans pareille et une source d'observation du plus piquant intérêt que la mémoire plastique des enfants n'oubliera jamais !

Cette récréation instructive ou cette instruction récréative n'est pas réservée aux jardins d'enfants ; l'école primaire ne sera pas frustrée ; on y recevra aussi la visite de bébés ou on ira les voir à domicile, dans les garderies, les orphelinats. On recommande aussi, pour éveiller la vocation parentale, le système des *anges gardiens* : chaque élève des classes supérieures est chargé d'un mioche des classes inférieures ; ces petites mamans et ces petits papas se prennent au sérieux et s'entraînent sans le savoir à l'art de l'éducation, pour peu que, dociles à l'instinct maternel ou paternel, ils ne cassent pas un bras ou une jambe à leur pupille.

Il y a un M. Théodore, professeur à l'École des hautes études sociales, en France, qui recommande de démontrer, dès les bancs de l'école primaire, par des graphiques simples, la courbe de la natalité ou plutôt de la dénatalité, avec des déductions morales. On pourrait aussi indiquer le déficit des naissances sur les billets de caramels...

Tout de même, c'est aller un peu vite en besogne. Faites-nous de bons enfants avec les qualités de leur âge, vous aurez préparé du même coup, sans préoccupations hâtives, sans fatras pédantesque, de bons éducateurs. Les bien élevés font les bons... élèves, oserai-je dire, si la gent animale n'avait pas confisqué ce mot.

A l'*école secondaire* il appartient de développer pour les jeunes filles la science des mères, en leur faisant connaître la « *biopsychogénèse* » les lois de l'hérédité ; en pratique, les observations psychologiques des petits enfants. Le rapporteur signale que « la Ligue d'éducation familiale belge organise dans des pensionnats et des écoles, des cours de pédagogie familiale, suivis d'examen, de la collation de diplômes, qui ont un grand succès ».

Je n'en puis douter et, pour ma part, je serais bien aise d'orner ma vieillesse de la connaissance de la « biopsychogénèse ». Mais, *non licet omnibus adire Corinthum*.

M<sup>lle</sup> Evrard préconise, dans l'enseignement secondaire, l'étude des branches suivantes : physiologie infantile et féminine, psychologie du bébé et de l'enfant, entretiens méthodiques de puériculture et de pédagogie. Elle recommande la visite par les jeunes filles des œuvres de protection de l'enfance. Elle reconnaît loyalement que cette surcharge pédagogique ou pédologique requiert le dégrèvement des programmes actuels ou la prolongation d'un an d'études. Elle est d'ailleurs intimement convaincue de l'attrait de ces matières ; la jeune fille a tellement conscience de sa mission de femme qu'elle *boit* avec avidité tout ce qui s'y rapporte, voire les statistiques les plus ardues. O diligentes abeilles, chastes buveuses de rosée statistique !

Il ne s'agit pas d'oublier les jeunes garçons, entre treize et quinze ans, qui aiment à faire sauter les petits, encore moins les adolescents, de quinze à dix-sept ans, et les jeunes hommes de dix-huit à vingt ; qui portent un intérêt de plus en plus émotif à l'éducation familiale. On leur servira un peu de psychologie de



l'enfant et de pédagogie. Des entretiens didactiques de démo-graphie seront institués avec commentaires sur le suicide national d'un peuple dont la natalité est en décadence et, par contraste, sur les joies des foyers qui sont riches d'enfants.

Je ne dissimule pas qu'il faudra beaucoup d'habileté pour intéresser les jeunes gens de nos collèges à la puériculture et à la formation du papa. Mais ne décourageons aucune bonne volonté et ne biffons pas à la légère du programme des humanités la « biopsychogénèse ».

La question morale qui a la préséance sur l'instruction, la redoutable question de la crise de la puberté a été admirablement traitée au Congrès par M. Monsaingeon. Nous l'étudierons la semaine prochaine.

\* \* \*

L'enseignement des écoles ne suffit pas parce qu'il n'atteint au degré moyen et supérieur, qu'une minorité de privilégiés. A la masse, qui ne dépasse pas le degré primaire, s'adresse l'enseignement complémentaire ou postcolaire.

Nous sommes ici sur un terrain pratique. Que de jeunes ouvrières s'écrie M<sup>lle</sup> Eyraud, n'ont jamais vu de bébé avant leur premier-né! Combien d'autres renoncent, paraît-il, à la maternité, moins par égoïsme que parce qu'elles se sentent incapables de soigner et d'éduquer un enfant!

Serait-ce vrai? En tout cas, la création d'un enseignement postcolaire, obligatoire et gratuit, est en voie de se réaliser en Angleterre, Allemagne, France, Suisse et autres pays. A raison d'un demi-jour par semaine, pendant deux ans, après la sortie de l'école primaire, les jeunes recevront l'initiation parentale, selon le programme des écoles moyennes, fortement imprégné de formation morale et sociale. On y fera du travail pratique par équipes dans les établissements philanthropiques et dans les écoles de l'enfance.

Il n'a pas échappé à l'honorable rapporteur que la J. O. C. F. avait pris sur ce sujet une brillante initiative: institution de cours de puériculture et d'éducation familiale et morale, qui réussissent à merveille et méritent d'être proposées en exemple.

Nous n'avons pas atteint la faite et même il ne sera pas encore atteint cette fois.

Les universités sont conviées à créer un centre des choses de la femme, où les étudiants des diverses facultés étudieront les grands problèmes de la vie féminine; un cours d'économie familiale, où les étudiants des diverses facultés étudieront les problèmes de la famille, non seulement au point de vue de leur future mission paternelle, mais au point de vue de leur future profession de magistrats, juges, médecins, prêtres, agents des œuvres de protection de l'enfance ou de l'adolescence.

Tous ces cours pourraient être centralisés dans un Institut national de psycho-pédagogie familiale, accessible aux éducateurs de carrière désireux de penser le plus loin possible l'initiation aux diverses techniques pédagogiques.

Ce vaste édifice de la Pédagogie scientifique, plongeant ses racines dans l'opinion, s'élevant du degré primaire au degré secondaire et postcolaire, du degré moyen à l'enseignement supérieur, devait être couronné cette année même, dans les assises du Congrès, par l'Institut international d'éducation familiale. Doté des installations les plus perfectionnées, des cours les mieux documentés, des collections les plus complètes, il était destiné à être le centre d'une propagande mondiale, rayonnant sur tous les instituts nationaux, en correspondance régulière avec eux, organisant des semaines de démonstrations, des cours de vacances, des expositions. Hélas! C'est la jument de Roland, il lui manque seulement l'existence. Les rapporteurs du projet étaient absents, du projet qui devait immortaliser le IV<sup>e</sup> Congrès international. Déjà une mise de fonds est assurée. On attendra que ce premier capital s'accroisse et fructifie. On essaiera de s'entendre sur le siège de cet Institut. Bref, la commission permanente reste en gestation de ce grandiose projet et attendra pour donner le jour à l'enfant, qu'elle soit profondément imprégnée de la « biopsychogénèse ».

J. SCHYRGENS.

## ALLEMAGNE

### La Reichsheer et la Paix

Les Alliés ont imposé à l'Allemagne le type d'armée le mieux adapté à la guerre future.

VON SEECKT.

Du retentissant article publié par le Mercure de France, sous ce titre nous détachons ces extraits :

#### LE PROBLÈME DES EFFECTIFS

Le problème des effectifs plaçait la Heeresleitung en face de deux exigences de l'Etat-Major; d'une part, le choix des recrues, et d'autre part, le minimum des troupes à instruire.

Ce serait méconnaître totalement les données du problème de la guerre future que s'en tenir à un parallèle entre la faiblesse apparente des effectifs de la Reichsheer et l'importance numérique des forces que léverait notre mobilisation. Si le chiffre des armées sert généralement de mesure à la puissance des Etats, le nombre n'est toutefois qu'un élément de la force. Quand deux peuples s'affrontent sur un champ de bataille, ce n'est ni le nombre, ni la fortune, ni la seule violence qui décide de leurs destinées. Dans ces prétendus jeux de la force, les agents immatériels, le caractère et l'éducation nationale tiennent une grande place. Louis XIV et Napoléon ont disposé des armées les plus nombreuses et les mieux outillées; leurs règnes ont cependant fini par des défaites.

C'est grâce au concours du « Comité central des associations patriotiques » (1), qui ne groupe pas moins de 1,200 sections, que la Heeresleitung a solutionné la question du choix des recrues.

Par son entremise, elle transmet ses directives sur l'instruction préliminaire des jeunes Allemands soumis à un entraînement intensif que dirigent les moniteurs fournis par la Reichsheer. Ce débouage militaire accompli, il appartient aux chefs des associations de distinguer dans leurs sections les éléments prédisposés à servir dans la Reichsheer; ils les orientent alors vers la carrière des armes. Ils dressent enfin une fiche de renseignements sur chaque postulant qui se présente devant les services du recrutement de l'armée.

Cette fiche accompagne le soldat jusqu'à son corps, où se regroupent les éléments de même provenance. Signalons la curieuse statistique suivante établie pour un régiment d'infanterie en garnison dans une région où les nationalistes sont en minorité. Au cours de l'année 1925, 13 % de l'effectif total avaient été libérés le contingent de remplacement se divisait ainsi : 80 % provenaient du « Stahlhelm »; 13 % des associations « Wehrwolf » et « Olympia »; 5 % du « Jung deutscher Orden » et de formations diverses.

Le second objet des préoccupations de la Heeresleitung devait être d'instruire le minimum d'effectif exigé par von Seeckt. L'Etat-Major allemand évalue à 350,000 hommes de la Reichsheer les effectifs qui lui sont nécessaires pour le succès de son plan d'opérations : 100,000 hommes en service actif, conformément aux stipulations des traités; une réserve de 250,000 hommes constituée par les effectifs libérés. A ce chiffre, s'ajoutent les 150,000 hommes de la Schutzpolizei : au total, 500,000 hommes répartis en vingt divisions d'infanterie et neuf divisions de cavalerie, articulées dans un ensemble d'armée.

La réalisation intégrale du programme de von Seeckt doit être achevée en 1930. Pour y parvenir, quant aux effectifs, Heeresleitung a largement pratiqué le système des licenciements anticipés. Les contrôles de la Reichsheer — déjà suspects, *a priori* — montrent que les effectifs libérés sans dissimulation ont atteint le triple du pourcentage autorisé (15 % au lieu de 5 %). Un formidable abus des mises en réforme a permis de masquer cet dérogation; au bout de trois ou quatre années de service, les soldats quittent l'armée pour raison de santé... En dix années, la Reichsheer, par ce procédé, a pu faire passer 280,000 hommes dans ses rangs.

La Heeresleitung a usé de diverses supercheries pour réaliser ce dépassement des effectifs. Celle-ci, par exemple : elle truce ses contrôles nominatifs et libère des soldats dont l'état civil demeure sans changement sur les états de la Reichsheer. soldat Fritz, enrôlé en 1920, libéré en 1924, figure encore sur

(1) Un bureau du comité fonctionne au Palais du Grand Etat-Major.



contrôles de 1926; le nom de son remplaçant, le soldat Peter, n'est inscrit que sur les contrôles « annexes ». Seul le service de mobilisation, qui tient à jour ses fichiers, a suivi Fritz dans ses pérégrinations et saura le retrouver à son nouveau poste, le moment venu.

De cette façon, de nombreux étudiants ont passé pendant une ou deux années dans la Reichsheer; nous avons examiné sept cas de ce genre : les sept noms inscrits sur les contrôles lors de la formation de la Reichsheer n'ont pas été changés; cependant un de ces soldats venait d'être remplacé; deux autres l'avaient été trois fois; quatre avaient eu respectivement deux successeurs. C'est ainsi que la Prusse, au lendemain d'Iéna, instruisait sans relâche de nouvelles troupes : Tilsitt limitait l'armée prussienne à 42,000 hommes; 1812 venu, la Prusse fournissait 200,000 hommes à la coalition et se distinguait par un acharnement sans pareil, qui devait nous conduire à Waterloo.

Que deviennent ces soldats dégagés de leurs obligations militaires avant le terme de leur contrat? Ils reçoivent tout d'abord de fortes indemnités; les largesses du Reich, à l'égard de ses serviteurs, sont bien connues... D'autre part, la Direction de son service leur assure un emploi dans l'une des administrations publiques. Cette disposition répond à un but : donner à la Heeresleitung la haute main sur les autres administrations de l'Etat, et tenir sous sa tutelle des fonctionnaires qui sur l'heure peuvent revêtir l'uniforme et reprendre leur place dans les rangs de l'armée. La portée de cette mesure est considérable.

On constate, en effet, que tous les ministères sont aujourd'hui soumis à l'influence du Reichswehrministerium. La Heeresleitung s'y est employée pendant huit ans; cette ténacité devait avoir pour résultat la création d'un *Service central des liaisons ministérielles* au ministère de la Reichswehr. Par ce service, la Direction de l'armée exerce une autorité incontestable sur tous les services du Reich; par lui, elle tient en main la clef de tous les rouages administratifs, qui joueront selon sa volonté, au jour de la mobilisation.

Quant aux cadres d'officiers, des dispositions similaires ont permis de les grossir sans arrêt : les emplois civils se sont multipliés dans l'armée, et ont été occupés par des officiers A. D. (hors cadre) (1) de l'ancienne armée; nous avons signalé la floraison sans mesure du Service Central; il en est de même dans les Etats-Majors des grandes unités et les services, où, pour un officier régulièrement inscrit sur les contrôles, on trouve de quatre à cinq officiers A. D., civils importants dont l'autorité n'est pas moindre que celle de leurs camarades en uniforme.

Schutzpolizei et Landeskriminalpolizei ont absorbé un certain nombre d'anciens officiers, astreints à suivre périodiquement les évolutions de la Reichsheer (2). D'autre part, la Heeresleitung estime qu'en 1930-32 elle pourrait récupérer les 6/10 des cadres qui ont fait la guerre de 1914-1918, et composé d'officiers âgés de moins de cinquante-cinq ans (environ 84,000 officiers). Ceux-ci, groupés en associations, s'instruisent inlassablement grâce à de fréquentes conférences faites par des officiers de la Reichsheer. Enfin, la Heeresleitung a fait occuper, par des officiers de l'armée impériale, de nombreux postes dans les ministères. Citons le cas du service de la Propagande (rattaché au ministère des Affaires étrangères, mais aussi filiale du service des Renseignements militaires) : sur onze sous-chefs de sections, neuf sont d'anciens officiers de carrière, sept ont appartenu au service d'espionnage allemand pendant la guerre.

#### LA PUISSANCE DE LA REICHSHEER

Un minimum d'effectifs assuré; des cadres instruits, farouches et disciplinés; une troupe animée d'une haute conscience du devoir, supérieure par la science; un armement et un matériel sans cesse perfectionnés; tous les ressorts de l'Etat commandés par la Heeresleitung, tels sont les caractères distinctifs de la nouvelle armée allemande. De l'agencement général de ces forces et de leur combinaison, de l'excellence des dispositions prises, dépend le succès actuel du soldat allemand dans la guerre future.

Si nous entreprenons de faire la synthèse critique des éléments de force que nous avons dénombrés, la puissance de la Reichsheer

apparaît comme considérable, sa capacité de combat se révèle comme équivalente à celle des meilleures armées européennes.

Sans doute certains des facteurs que l'Etat-Major allemand se propose de mettre en action sont-ils essentiellement variables. On a dit, à propos de l'emploi de l'aviation et des industries chimiques allemandes dans la guerre future, qu'il n'y avait dans tout cela « que des possibilités, des virtualités (1) ». Mais de telles virtualités en de telles mains ne sont-elles pas le signe avant-coureur de leur réalisation? « Possibilités, virtualités », aussi, que l'œuvre de la défense nationale! Et le problème de la guerre future lui-même se présente-t-il autrement? La défense nationale nécessite des prévisions; elle exige d'être préparée; mais elle ne s'exprime dans toute sa valeur qu'à l'heure où la bataille est déjà engagée. « Possibilités, virtualités », ces forces de l'industrie allemande? Soit! mais qui transformées en fait, la guerre déchainée, ne nous laisseraient d'autre ressource que d'en constater les effets.

On a dit aussi que si la mobilisation allemande était préparée, le secret n'aurait pu en être gardé. Rien de plus faux.

La mobilisation allemande n'est pas une mobilisation générale de la nation armée. La préparation de la mobilisation de la Reichsheer — armée de métier — n'intéresse qu'un personnel et qu'un matériel limités; l'Etat-Major allemand s'y est consacré depuis bientôt trois ans. La prolifération des services de la Heeresleitung est due, en grande partie, à ce travail. On ne comprendrait d'ailleurs pas qu'un Etat-Major dont le gouvernement se dit menacé sur ses frontières négligeât de préparer la mobilisation des troupes qu'il peut avoir à conduire dans la bataille.

Mobilisation de l'armée — par le rappel des libérés qui constitueront les nouvelles grandes unités, par la répartition d'un matériel de guerre accumulé, mise en marche instantanée de l'armée ainsi constituée; mobilisation industrielle — par l'intensification de la production des usines de guerre et la construction d'un matériel que l'armée pourrait avoir à employer, si la guerre venait à se prolonger; mobilisation économique — par la prévision des stocks nécessaires, — ce sont là les mesures prises par l'Etat-Major, en accord avec les ministères intéressés. L'alliance de la bourgeoisie industrielle et de la caste militaire a facilité cette tâche. Industries métallurgiques et chimiques sont prêtes à exécuter les ordres de von Seeckt. Dans l'Allemagne où la vie individuelle dans toutes ses manifestations est maintenant sous le joug des pouvoirs publics, le travail des services de mobilisation est singulièrement allégé!

En 1870, de Moltke a dit que l'armée allemande « est en état constant de mobilisation ». On ne saurait trop le répéter de la Reichsheer.

#### LA REICHSHEER ET L'ALLEMAGNE

Bismarck a dit qu'en politique il convenait « de ne pas chercher l'inaccessible ». L'inaccessible, dans cette question du rapprochement franco-allemand, n'est-ce pas de vouloir que l'Allemagne renonce bénévolement aux traditions de la vieille Prusse qui firent son orgueil et son unité, et qui lui donnèrent ce dont un peuple est toujours fier : des victoires sur la France? Que tout Allemand, dans son for intérieur, soit sincèrement épris de paix, nous voulons le croire; mais de même que l'on a remarqué que deux Allemands ne peuvent se rencontrer sans fonder une association, deux Allemands ne sauraient non plus se réunir sans devenir « revanchards ». C'est un autre trait de l'Allemagne moderne, que ce patriotisme exalté dont témoigne aujourd'hui tout Allemand, et qui est moins l'amour du sol que l'amour de la terre des ancêtres, de la *terra patrum*, l'amour du passé et le respect des générations qui nous ont précédés. Ce fut l'œuvre du Service de la Propagande de ranimer la flamme immatérielle du partiisme, principe des mâles vertus et de l'héroïsme, et que le souffle glacé des systèmes semblait avoir éteinte au cours de la Révolution de 1918; mais la foi patriotique l'emporte dans l'âme allemande sur la foi révolutionnaire; au-dessus des humiliations plane l'orgueil allemand, auprès de qui veille l'esprit de faction.

Ce fut, du reste, par le concours simultané de ces deux forces, la foi patriotique et la foi révolutionnaire, qu'une habile propagande parvint à passionner les âmes. C'est pourquoi nous pensons qu'il serait vain d'opposer l'esprit allemand à l'esprit de la Reich-

(1) « La Reichsheer et la politique de rapprochement », *Revue de Paris*, août 1928.

(1) A. D. : *ausser Dienst*.

(2) Dans une ville frontière allemande, sur neuf hauts fonctionnaires de la L. K. P., sept sont d'anciens officiers d'active. La L. K. P. des ports comprend un nombre considérable d'anciens officiers de marine.



sheer et de croire qu'en cas de guerre ce peuple ne tressaillirait pas du même enthousiasme que son armée.

Il n'entre pas dans le cadre de cette étude d'examiner le rôle des associations allemandes. Il faut dire cependant que l'Allemagne leur doit le réveil de ses forces morales qui soutiennent la Reichsheer; mais ce serait une erreur de croire que l'Etat-Major de Berlin ait envisagé la mobilisation de ces organisations. Dans l'esprit du commandement de la Reichsheer, leur rôle doit se limiter à constituer des réservoirs d'effectifs pour l'armée, — nullement être une masse de manœuvre en réserve, qu'un dédoublement de l'armée active permettrait d'encadrer. Chose singulière: si paradoxal qu'il semble de soutenir que les associations communistes soient elles-mêmes appelées à renforcer l'armée, la tolérance dont elles jouissent procède pourtant de cette idée. Rien de plus frappant que la protection que leur accordent les pouvoirs publics; elles le doivent à leur caractère d'organisation militarisée. Le service de la propagande exploite les manifestations communistes pour soutenir les revendications pangermanistes: révision du traité de Versailles, libération des « frères » arrachés à la mère patrie, sont réclamées au même titre que la réalisation du programme de la III<sup>e</sup> Internationale ouvrière.

Il restait à la République allemande une victoire à gagner: montrer qu'elle était compatible avec la liberté de tous comme avec l'Ordre européen et qu'elle était la réalisation sincère, équitable et pratique de la souveraineté nationale, désavouant les leçons de la politique bismarckienne. Mais la politique qui prépare l'Allemagne au combat par une ambition sans cesse surexcitée, la politique dont la devise est celle des empereurs allemands: « Toujours agrandisseurs de l'Empire! » (1), la politique qui fait de la force armée son point d'appui, montre qu'elle n'est qu'un autre genre de dictature: l'usurpation permanente du pouvoir par des hommes inféodés aux traditions prussiennes et à la caste militaire.

« Ce n'est ni par des discours, ni par des votes qu'on améliorera la condition sociale et politique de l'Allemagne; c'est par le fer et par le feu », a dit Bismarck, dont M. Stresemann, le 5 mai 1928, prononçait l'éloge à Heidelberg.

Fidèle à la politique astucieuse, calculatrice et tenace du Chancelier de Fer, le gouvernement de Berlin confie le sort de l'Empire germanique à la Reichsheer, l'âme de la Grande Allemagne!

Quant à nous qui suivons les métamorphoses de cette nation, notre devoir est de fournir des renseignements à l'opinion, fussent ces renseignements lui déplaire. Sachons voir ce qui se passe outre-Rhin; démasquons les desseins de l'Etat-Major de Berlin; regardons la réalité en face, sans illusion comme sans défaillance, si nous voulons que la paix ne soit pas qu'une sanglante chimère.

L'âme de la patrie allemande est retrouvée. C'est la force morale qui précède celle de ses bataillons. L'Allemagne recommence!

(1) « Alle Zeit mehrer des Reiches! »

Les plus Belles Récoltes  
- s'obtiennent par le -  
**Sulfate d'Ammoniaque**  
le meilleur Engrais Azoté.



Sulfate d'Ammoniaque  
Ordinaire



Sulfate d'Ammoniaque  
Riche-Neutre

**Le Comptoir Belge des Engrais Azotés**

8, RUE DE SUISSE, A BRUXELLES

groupe les principaux producteurs de sulfate d'ammoniaque de Belgique, dont il vend la production pour la consommation intérieure ou l'exportation.

**Galeries BOUCKOMS S.A.**

47, Boulevard d'Avroy, 47, LIÈGE

**TOUS LES TAPIS**

vendus les moins chers de toute la Belgique

**Importateur direct de tapis d'ORIENT**

Pour le gros: 14, place Saint-Jacques, Liège

452.

**VOYAGES HANCIAU** FONDÉE EN 1911. — TÉLÉPHONE 177,84  
22, Rue de la Bourse - BRUXELLES  
**Voyages Particuliers - Voyages de Noce - Excursions collectives**

PROGRAMMES GRATUITS ENVOYÉS SUR DEMANDE

**OBERAMMERGAU: Jeux de la Passion 1930**

Renseignements gratuits

TOUS SERVICES DE VOYAGES

**TOUT POUR LES ARTS ET L'INDUSTRIE**

**M<sup>on</sup> Raph. DAMMAN**

**71, Rue Berckmans, 71, BRUXELLES**

Téléphone: 175,26

**MATÉRIEL COMPLET** pour Dessin, Peinture, Pyrogravure, Pyrosculpture, Cuirs et Métaux, Repoussage, Velouté, Sculpture, Architecture, Tarso-Plastima, Peinture lumineuse en relief.

La seule maison outillée pour la fourniture des Couvents et Pensionsnats

PRIX SPÉCIAUX. — EXPORTATIONS.

Le plus grand choix. — Toutes les nouveautés. 589